



Jun 2022

ÉBÈNE

REUSSITE NOIRE

ISSN Canada : 2369-0313

**SOUTENEZ-NOUS À
POSER DE L'ART POUR
PANSER NOS MAUX
CAUSÉS PAR TOUTES
SORTES D'OPPRESSION**

Votre soutien précieux nous permettra de financer une partie des étapes nécessaires pour accomplir notre mission. En priorité, cette campagne a pour finalité de couvrir les frais encourus pour :

- la refonte du site web afin de donner plus de visibilité aux artistes
- la production de contenus
- la promotion de nos différents projets (Arc en Xlles)
- la création de nouveaux projets (podcast, film, etc.).

Atteindre l'objectif serait magnifique, le dépasser serait absolument merveilleux ! L'argent supplémentaire récolté nous permettra de créer une édition spéciale en papier du magazine qui sera vendu au profit d'organismes de bienfaisance. Petits ou grands, chacun de vos coups de pouce permettront de belles réalisations et feront de ce projet une réussite.

FAITES UN DON

[CLIQUEZ ICI](#)





Couverture :
Naxx Bitota

R Magazine est une organisation à but non lucratif enregistrée
à Corporations Canada sous le numéro : 788691608RC0001 et
au Registraire des entreprises du Québec sous le numéro : 1176873918

ÉBÈNE NUMÉRO | RÉUSSITE NOIRE

Équipe

Directrice de publication Angélique Marguerite Berthe Diène

Directrices de rédaction Estelle Wallis
Janaina De Oliveira
Laura Bonnieu

Assistants de rédaction Anaïs Monino
Flora Fief

Rédacteur.ice.s Adrienne Sauriol
Amel Madjoudj
Anaïs Monino
Andréa Mafuta
Angélique Marguerite Berthe Diène
Cheik Coka
Chiara Jacazzi
Elisa Colin
Janaina De Oliveira
Jeanne Gignoux
Laura Bonnieu
Léo Bourget
Chiara Jacazzi
Maagnyeta Kodjo
Malik Chalabi
Selma Doyen

Réviseur.e.s Estelle Wallis
Laura Bonnieu
Matthias Gray
Janaina De Oliveira
Adrien Di Nicola
Elisa Colin
Coline Priyono
Julia L'Écuyer
Monique Duc
Olivia Moran
Oumar Lam
Anaïs Monino
Ambrine Djouzi

Traducteur.ice.s Anaïs Monino
Coline Priyono
Estelle Wallis
Malik Chalabi
Matthias Gray
Léo Bourget

Infographistes Laura Bonnieu
Angélique Marguerite Berthe Diène

Assistant.e.s infographistes Candice Tellier
Thomas Come



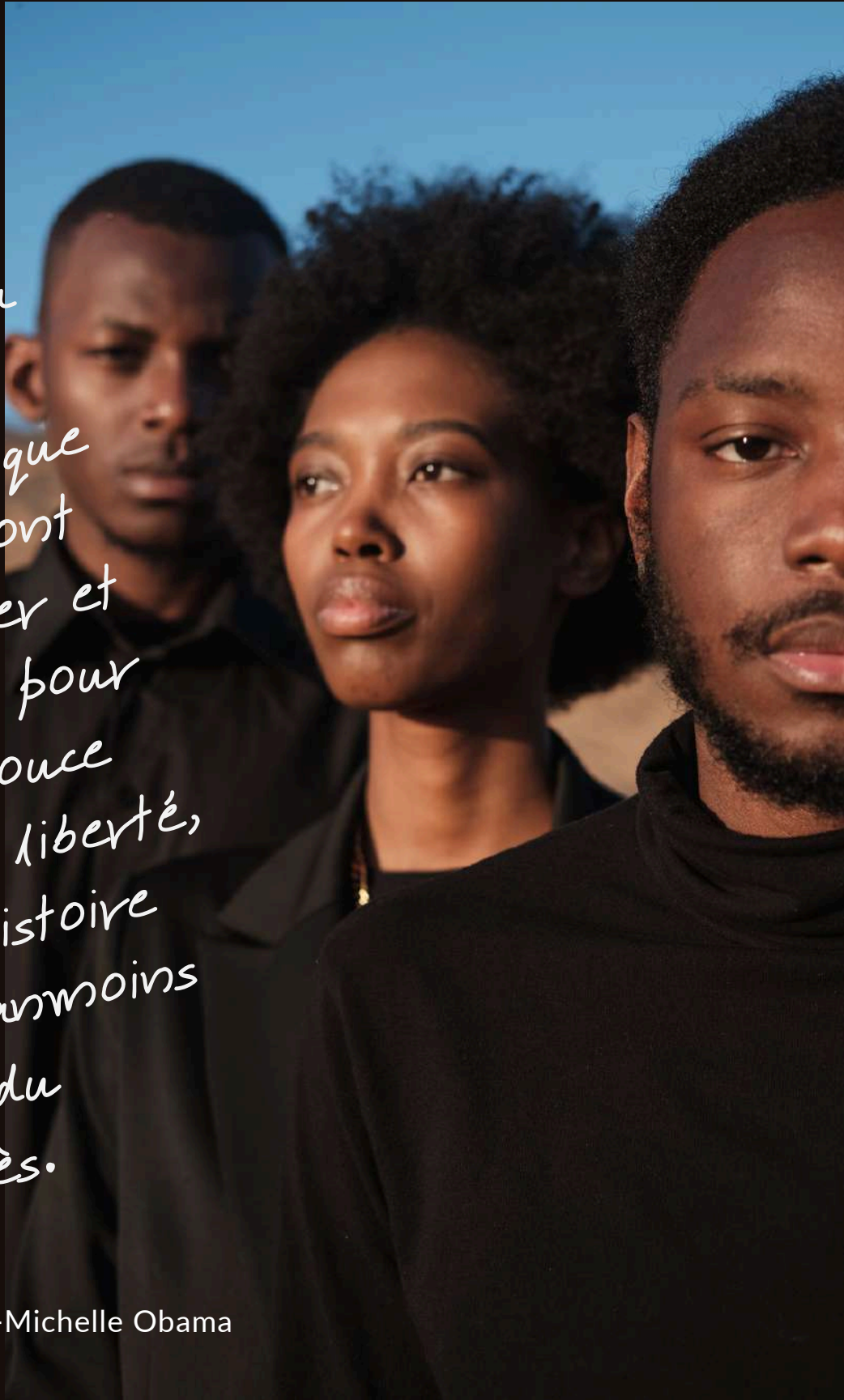
Pour toute question ou suggestion, contactez-nous sur :

438 830-3001
info@r-magazine.ca
www.r-magazine.ca

“

Même si
l'histoire n'a
jamais été
simple, et que
les Noirs ont
dû marcher et
se battre pour
chaque pouce
de leur liberté,
notre histoire
est néanmoins
celle du
progrès.

-Michelle Obama



Mot de l'édition



Angélique Marguerite
Berthe DIÈNE

Nous venons de cultures, de pays différents mais nous avons tous.tes en commun ce même regard face aux atrocités que nos ancêtres ont vécues du fait de leur couleur de peau et aux injustices que nos sœurs et frères d'aujourd'hui vivent. Par conséquent, nous nous devons d'écrire notre belle histoire de résilience - avec nos propres mots - qui a permis et continuer de permettre à notre communauté de produire des esprits brillants et de contribuer socialement et humainement.

Angélique Marguerite Berthe DIÈNE
Directrice générale de R Magazine



Sommaire



05 *Mot de l'édition*

09 *La musique, un moyen d'expression*

Naxx Bitota

Le combat d'une chanteuse engagée

Hlengiwe Lushaba

Une artiste aux multiples talents

Adama

La perle de la musique soul

Ngima Sarr

La poétesse contemporaine

Seydina Ndiaye

Le *talibé* à la voix d'or

Singa

L'instigateur d'Énéide

35 *Peindre... bien plus que tenir un pinceau*

Betty Ntoni

L'artiste du portrait africain

David Hammons

Le génie radical

Salomon Moneyang

Le peintre aux aspirations vivantes et colorées

Ghislaine Sabiti

La Couronne de Gloire

52 *Lorsque l'histoire rencontre la gastronomie*

Rise Koffee and Kulture

Un café avec Cortney Alleyne

Mory Sacko

De Top Chef à l'Étoile Michelin

64 *Lire, c'est tout un art*

Découvrir l'histoire par les livres

bell hooks

La renaissance du féminisme

L'Art de la résistance

76 *La mode et la beauté, des univers de créativité*

Kara Antoine
Un rayon de soleil éclatant

Paulina Manuel Nzinga
La fondatrice de Maissaizoubeauty54

Damien Ajavon
L'ingéniosité personnifiée

94 *Au cœur du monde cinématographique*

Néhémie Lemal
La photographe et cinéaste française

Pam Grier
La reine incontestée de la « blaxploitation »

Ousmane Ba alias Bathie Massamba
Le Baye Fall charmeur du petit écran sénégalais

107 *Un leadership qui pousse à voir plus loin*

Marian Croak
L'inventrice inspirante

Angélique Marguerite Berthe Diène
La tête pensante de R Magazine

116 *D'autres façons de s'exprimer à travers l'art*

Paris dévoile Solitude
Une figure emblématique de la lutte contre l'esclavage
par Didier Audrat

Karine Richard
Tracer le chemin de sa réussite

Isadora Ayesha Lima
Les illustrations pour honorer les personnalités noires

Les poupées K
Pour l'éveil à la diversité

Ashley Simo
Une relève assurée

Irrévocablement crépu.e
Nappy-headed for good!



Merci à nos
partenaires

La musique, un moyen
d'expression

Naxx Bitola

Le combat
d'une chanteuse
engagée



LA FEMME PASSIONNÉE

PAR ANGÉLIQUE MARGUERITE BERTHE DIÈNE

Originnaire de la République démocratique du Congo, Naxx est une artiste chanteuse qui a été bercée par la voix de sa mère qui, dès son bas âge, lui dispensait déjà ses premières leçons de chant. À neuf ans, elle pouvait se targuer d'être une chanteuse déjà ! Par la suite, elle a pris le chemin des chorales pour adopter plusieurs styles variés.

Quelques années plus tard, elle a déposé ses valises en Belgique, mais a vite retrouvé la voie des choristes, en se consacrant davantage, cette fois-ci, au style classique principalement.

Montréal a eu la chance de l'accueillir plus tard et c'est dans cette ville d'Art, de culture... et de cirque qu'elle a lancé sa carrière musicale. Son répertoire stylistique est varié. Éclectique, elle marie gospel, traditionnel, classique, folklorique avec une forte concentration de sa mutuashirumba-sebene. Le tout est offert à nos oreilles en lingala, swahili, tshiluba et kikongo qui sont, par ailleurs, les quatre langues officielles de son pays d'origine. Elle a également quelques compositions en français et en anglais.

NAXX, LA PANAFRICANISTE

Tant d'années en dehors du Continent-Mère, mais pourtant l'essence de Naxx demeure immuable. Même si elle réside hors des terres qui lui sont chères et ce, depuis très longtemps et « contribue à la société occidentale encore et encore », elle se met comme devoir de ne jamais oublier qu'elle est d'origine africaine, une conteuse d'histoires relatant sa provenance et une très double ambassadrice fière de sa République démocratique du Congo et de son Québec/Canada pour lesquels elle vise l'excellence afin de bien les représenter. Raison pour laquelle, occidentaliser prénom ou nom ne lui est jamais venu à l'esprit : « Porter mon vrai nom est pour moi une grande fierté et, par la même occasion, un hommage à mes racines ».

Naxx est, à nos yeux, une certaine incarnation de la convergence des luttes panafricaines. « Jusqu'à ce jour le peuple africain est encore très opprimé sous plusieurs formes et je trouve qu'on n'en parle pas souvent voire pas assez ; d'où le fait que je le chante ».





NAXX, L'AUTEURE, COMPOSITRICE ET INTERPRÈTE TRÈS FESTIVE

Naxx a été influencée par de grands noms tels que Miriam Makeba, Papa Wemba, Whitney Houston, Céline Dion, Salif Keita, Youssou N'Dour et bien d'autres. Ces références - pour bien d'autres artistes également - l'ont d'une quelconque manière encouragée à persévérer et, aujourd'hui, nous avons le plaisir de découvrir une artiste qui s'assume et aime partager ; une chanteuse heureuse de livrer des messages, des paroles, entre autres, grâce à ce qui la rend vivante. Regardez ses clips et dites-nous si vous ne voyez pas, comme nous, une femme épanouie ! Parlant de femme, Naxx est très souvent comparée à Tshala Muana. « Cela ne m'étonne pas vu que nous venons du même village et je fais aussi le même style de musique qu'elle a fait auparavant, et n'oublions pas qu'elle a été une des grandes divas de la musique africaine. Eh oui, je me vois un peu en elle et je suis flattée lorsqu'on me compare à elle. Mais, il y a également d'autres grands noms comme Abeti Masikini ou encore Mbilia Bel... et, encore une fois, je suis très flattée d'être comparée à ces grandes dames ».

À la question à savoir comment arrive-t-elle à gérer ce cheminement dans un domaine pas des plus faciles, elle nous répond : « Je prends un jour à la fois, je suis une personne très spirituelle et cela m'aide énormément, mais surtout, j'ai la chance d'être très bien entourée, que ce soit non seulement par ma famille et mes ami.e.s, mais aussi par des doyens dans la musique ».

Nul besoin de préciser qu'avec cette pandémie qui traîne des pieds pour sortir de nos vies, la situation actuelle, comme pour bon nombre d'artistes, impacte les morceaux à venir de Naxx et plus largement, sa carrière. « Avec cette situation de crise dans le monde, j'ai beaucoup appris à relativiser lorsqu'une difficulté surgit dans ma vie. D'ailleurs, ma chanson *Nimekua* aborde cette maturité que j'ai acquise pendant ces durs moments. Elle est disponible depuis le 12 mai 2022 sur diverses plateformes. Sur un autre plan, j'ai eu aussi à travailler sur mes relations sociales. En effet, après une longue observation lors de cette pandémie, j'ai compris que c'est en étant en union que nous nous en sortirons ».

L'artiste ne chôme pas ! Un mois avant Nimekua, elle sortait Poso Oyo et une phrase nous a interpellé.e.s : « L'ignorance profonde donne parfois naissance au racisme ». Nous lui avons demandé de nous en dire plus sur cette chanson qui mêle lingala et tshiluba, la langue de son village et qui passe, à la toute fin, du Reggae au Mutuashi. « J'ai voulu exhorter à un changement radical, car si, aujourd'hui, le monde est ce qu'il est, selon moi, c'est à cause de l'ignorance qui amène soit à la non-acceptation, soit au renfermement de la part du côté ignorant ; ce qui a pour conséquence l'exclusion du côté ignoré ». Elle rajoute qu'il faut que nous apprenions à aller vers les autres, à les connaître, à les accepter comme iels sont et juste vivre ensemble. « Patrice Lumumba, Nelson Mandela, Thomas Sankara, Kimpa Vita que je nomme dans cette chanson sont des références pour moi lorsqu'on parle de réussite. Et j'en passe, car iels sont nombreux.ses. Ces femmes et ces hommes se sont battu.e.s pour la liberté et ont apporté de l'espoir aux opprimé.e.s de leurs nations ». Avoir un tel rôle n'engendre-t-il pas un certain poids dur à porter ? « Je veux faire partie de leur lignée donc non, je n'ai pas peur de porter ce rôle. En plus, j'ai la chance d'être bien entourée, alors ce poids est encore moins lourd ! »

Pour Naxx, la musique, ou l'art sur une plus grande échelle, est sans conteste un facteur pour l'évolution de la société vers un monde plus juste, égalitaire et respectueux des droits des femmes. **« L'art, en général, a toujours permis de rapprocher les peuples et c'est donc un bon moyen de communiquer et d'inculquer des valeurs à une nation. Je crois absolument que les pratiques artistiques telles que la musique feront évoluer le monde, si nous les utilisons à bon escient ».**

NAXX, LA FÉMINISTE

« Je me considère comme un peu féministe. Je dis un peu parce que je trouve que, par moment, certaines féministes vont un peu à l'extrême dans certaines idées et je suis contre tout ce qui est extrême. La femme a des capacités que l'homme n'a pas et inversement. Donc, encore une fois, apprenons à relativiser, acceptons chacun.e nos limites et vivons ensemble ».

Eu égard à la place de la femme, dans le secteur des arts, tout comme dans plusieurs autres, la chanteuse constate une apparition féminine plus marquée surtout avec cette nouvelle génération dans l'environnement musical :

« De plus en plus de femmes disent non quand cela ne fait pas leurs affaires et j'en fais partie ». Elle croit fortement que cette place qui n'avait jusque-là pas son importance est en voie de se hisser à un autre rang mondial, mais trop lentement, selon elle. Et le constat est le même du côté de la gent féminine noire. « Le changement se fait, mais a pas de tortue ».

Son dernier mot est pour ses fans et à vous, cher lectorat, qui la découvrez à travers cet article : « Merci de l'avoir lu. Merci de me suivre et de partager ma musique sur les différentes plateformes disponibles. Mais, surtout, merci de poser des gestes d'amour qui mèneront ce monde vers un avenir meilleur ».

Décidément, Naxx n'aime pas baigner dans l'oisiveté – en même temps, nous avons deux ans de pandémie à rattraper –, car elle nous concocte déjà une merveille pour le 30 juin : son tout premier album. Alors, n'hésitez pas à la suivre sur ses pages sociales afin d'avoir un aperçu et d'être aux premières loges. Nous lui souhaitons d'être le « futur Youssou N'dour congolais et au féminin avec, au moins, sept trophées ».







Hlengiwe Lushaba

Une artiste aux multiples talents

C'est l'une des artistes sud-africaines les plus talentueuses.
Elle transmet l'identité africaine à travers le théâtre et la musique,
entre autres.

PAR AMEL MADJOUJ ET ANAÏS MONINO
PHOTO : OSM TALENT

Qui est Hlengiwe Lushaba ?

Hlengiwe Lushaba est une artiste aux multiples talents. En effet, elle est à la fois, comédienne, chanteuse, danseuse et chorégraphe. Elle est née le 3 avril 1982 à Durban, en Afrique du Sud dans une grande famille dont les membres travaillent dans le milieu médical, artistique, éducatif, religieux ou entrepreneurial. Elle a donc été élevée dans un environnement religieux et a été très impliquée dans la vie paroissiale dès son enfance. En ce qui concerne ses études, elle a étudié le théâtre à Technikon Natal, maintenant connu sous le nom de Durban University of Technology. Aujourd'hui, Hlengiwe Lushaba vit et travaille à Johannesburg.

Son travail

L'identité africaine est au cœur de son travail et elle estime que l'art peut changer nos sociétés, d'où sa volonté de déconstruire les stéréotypes à travers ses œuvres. Ses différents projets et créations l'ont amenée à se produire en Afrique, en Europe et dans d'autres parties du monde. Parmi ses pièces les plus célèbres, on trouve : *It's Not Over Until the Fat Phat Lady Sings; Is This Africa? Put A Cross On The Appropriate Woman; Lest We Forget et Ziyakhipha... come dance with us.*

Hlengiwe a, d'ailleurs, été récompensée en 2006 du Standard Bank Young Artist Award ainsi que du MEC Choreographic Award for Outstanding Original Work pour *Ziyakhipha... come dance with us.*

PHOTOS : GREGOR BRANDLI



PHOTO : THEMBA MADONSELA



Hlengiwe Lushaba a également collaboré avec de nombreux artistes comme, en 2012, avec sa compatriote Princess Zinzi Mhlongo qui a écrit et mis en scène *Trapped*, une pièce qui s'interroge sur la liberté au sens le plus universel du terme, ou plus récemment avec le chorégraphe congolais Faustin Linyekula avec qui elle a créé, en 2018, *Not Another Diva*, un mélange entre musique, danse et chant où de multiples musiciens sont invités.

Non plus sur les planches, mais devant la caméra, Hlengiwe Lushaba est apparue dans le film *District 9* en 2009 et dans les séries *Gaz'lam* (2005) et *Tjovitjo* (2017), des productions sud-africaines.



PHOTO : OSM TALENT

Autres projets

Hlengiwe Lushaba est également cofondatrice d'un espace alternatif de performance et d'expérimentation artistique appelé The Plat4orm, où l'expérimentation et la créativité sont les mots d'ordre. Au début des années 2010, elle a également mis en place le programme « Giving Back and Giving Thanks » afin de lever des fonds pour des ONG grâce à des concerts caritatifs.

En conclusion, Hlengiwe Lushaba est une artiste aux nombreuses facettes qui fait rayonner la culture africaine et sud-africaine dans le monde entier grâce à son talent, et ce depuis des années.



PHOTO : GREGOR BRÄNDLI





RENCONTRE
AVEC

Adama

LA PERLE DE LA
MUSIQUE SOUL

PAR OUMAR LAM

PHOTO : GLENN DAVIDSON

ÉBÈNE NUMÉRO | 19

Adama est un auteur-compositeur et producteur d'origine italo-sénégalaise, dont l'amour de la musique l'a poussé à développer son propre mélange unique d'harmonie et de rythme.

Adama a passé ses années de formation entre Dakar, Londres, Los Angeles, Paris et Milan. Son concept musical s'inspire de sa perception de l'amour, de la philosophie, de la famille, de la société et de ses propres expériences, rêves et voyages. Sa musique est de la pop alternative, avec des touches de rythmes électroniques lounge.



PHOTO : GLENN DAVIDSON

Comment avez-vous été impliqué dans la musique ?

J'ai grandi dans une maison remplie de musique. Je ne me souviens pas d'un jour sans musique. Mes deux parents sont de grands amateurs de musique. Mon père était DJ en Italie dans les années 70. Il a également géré des clubs de jazz. Mon oncle était un musicien de jazz talentueux qui a travaillé avec de nombreux artistes internationaux. Il a enregistré ma première démo.

Qu'est-ce qui inspire votre travail ?

Mon travail est inspiré par des expériences : l'amour, la philosophie, la famille, les rêves et les voyages, mais aussi ce qui se passe dans la société. Je veux connecter les gens, élever leur esprit des gens et les mettre en contact avec leurs sentiments et leurs émotions. Les gens semblent avoir peur de ressentir quelque chose de nos jours.



PHOTO : LAMBOLENS



PHOTO : LAMBOLENS

« Je pense que ma musique est distinctive en raison de l'honnêteté de mes paroles, du son abstrait sulfureux et soulful mélangé à des vibrations électroniques lounge et d'une voix chaude. »

Quel a été votre parcours en tant qu'artiste et comment avez-vous développé votre personnage et votre nom de scène ?

Cela fait plus de vingt ans que je fais de la musique et c'est un véritable voyage. J'ai beaucoup appris sur moi-même et sur l'aspect commercial de l'industrie. J'ai rencontré et travaillé avec des personnes formidables, ce qui m'a permis d'évoluer personnellement et artistiquement. Mon nom de scène, Adama, est mon vrai prénom. Au Sénégal, on donne d'habitude ce nom aux jumeaux, mais je n'ai pas de jumeau. Il signifie également « Terre » en hébreu, ce qui correspond à ma croyance dans le fait de rester ancré et connecté à la Terre Mère. Le type de musique que je fais m'y aide aussi.

Je n'ai jamais essayé de créer un personnage de scène ou un style ; ce que vous voyez est ce que je suis. Aussi, j'ai commencé une carrière de mannequin à 17 ans et cela m'a peut-être aidé à trouver mon propre style assez tôt, qui sait ! Mes deux parents ont un sens aigu de la mode et du style. Cela a pu être un facteur aussi.



PHOTO : LAMBOLENS

Comment se déroule votre processus créatif ?

Mon processus créatif change chaque fois que je fais de la musique. Je peux commencer par écrire un poème ou en fredonnant des mélodies. Je pourrais simplement aussi créer un rythme ou produire une instrumentale et improviser avec.

Quels sont les artistes qui te passionnent ?

Il y a deux artistes qui m'excitent plus que n'importe qui d'autre : Sade pour son élégance, sa présence, son sens de la mode et son son *groovy*, *sultry* *soulful* (sens sensuel et émouvant) et ses paroles, mais aussi la synergie entre les membres de son groupe.

Prince pour sa production, ses talents de compositeur, ses mouvements, son style, son funk et son côté sexy.

Les deux ont influencé ma musique.

Quelle est votre dernière sortie ?

Ma dernière sortie est un album de dix titres intitulé « Libération ». Le single principal, « Libération », a été écrit à Londres pendant les deux années de confinement que nous avons eues. En fait, l'album entier a été écrit pendant cette période. Il est sorti le 9 avril 2022.

Qu'est-ce qui rend votre musique distinctive ?

Je pense que ma musique est distinctive en raison de l'honnêteté de mes paroles, du son abstrait sulfureux et *soulful* mélangé à des vibrations électroniques lounge et d'une voix chaude. C'est un sentiment intime et nostalgique. Il y a beaucoup de gens qui aiment les improvisations lentes et *groovy*...

5 mots pour décrire votre musique ?

Soulful. Émotionnelle. Chaleureuse. *Groovy*. Sulfureuse.



PHOTO : LAMBOLENS

« J'ai grandi dans une maison remplie de musique. Je ne me souviens pas d'un jour sans musique. »

À qui s'adresse votre musique ?

Ce qui m'a surpris, mais qui m'a fait plaisir, c'est que ma musique semble être appréciée par tous les types de personnes dans le monde : des jeunes aux personnes plus âgées. On peut être attiré par un genre spécifique comme le rap ou le rock, tout en appréciant une musique qui est beaucoup plus lounge.

Que prévoyez-vous pour votre musique 2022 ?

Ça va être une grosse année. Je vais sortir tout un tas de nouvelles musiques sur lesquelles je travaille depuis un moment maintenant. Je veux sortir de nouveaux singles régulièrement et les présenter en live. J'ai vraiment hâte de toucher plus d'auditeurs. J'aimerais aussi faire plus de collaborations.

Comment les gens peuvent-ils se connecter ?

Vous pouvez me retrouver sur Facebook et Instagram. Recherchez AdamaBoudoir.

Liens pour suivre Adama :

[Spotify](#)
[Instagram](#)
[Facebook](#)
[YouTube](#)

Ngima Sarr alias Tie

LA POÉTESSE CONTEMPORAINE

PAR SELMA NAMATA



PHOTO : DAMIEN PAILLARD

Poétesse contemporaine à l'attitude décalée et aux phrasés acérés, Tie s'exprime dans ses textes en wolof, en sérère, en français et en anglais. Elle invite à « élargir les horizons, entendre l'oraison des cœurs qui appellent toutes les formes de révolutions ». On retrouve cette diversité culturelle originelle dans sa musique : des compositions mêlant les racines afro, des riffs rock, des phrasés jazz, et un flow hip hop tenant autant du « Tassû » (forme de joute oratoire du Sénégal) que du *spoken word*.

L’empreinte de l’origine familiale

Née dans les années 80 au Sénégal, elle est, en effet, issue d’une famille de huit enfants dont l’aîné n’est autre que Felwine Sarr (46 ans), penseur de l’essai *Afrotopia*, initiateur des Ateliers de la pensée à Dakar et coauteur d’un rapport très remarqué sur la restitution des œuvres africaines au continent, remis au chef de l’État français et publié à la fin de 2018... Dans sa jeunesse, il fut auteur, compositeur et lead vocal, guitariste et percussionniste et composa et écrivit pour Dolé (la force, en wolof), le groupe de reggae africain qu’il fonda en 1993, lorsqu’il étudiait en France. Avec Dolé, il a donné plus de cinq cents concerts et produit deux albums, *Civilisation ou barbarie* (2000) et *Les Mots du récit* (2005), avant d’enregistrer un opus solo, *Bassaï*, plus intimiste, en 2007.

C’est donc cet arrière-plan multiculturel qui est celui de Nginma, mais il s’agit aussi d’un arrière-plan multireligieux puisqu’elle fréquentait une école de bonnes sœurs, tout en apprenant les sourates du Coran l’après-midi à la maison. Cette diversité qu’elle rencontre (par la suite aussi dans ses études à Dakar, puis à partir des années 2000 en France, à Paris, entre autres, où elle validera son Master 2 en Sociologie appliquée à la Culture en 2007) est une empreinte qui marquera nettement sa création.

« Dans ma famille d’artistes, je ne suis pas la première à chanter, à être artiste. Il y a toujours eu une écriture dans ma famille. »

(Interview de Cris et Poésie/revue Spoken Word, Novembre 2013).



PHOTO : FELWINE SARR A DAKAR, LE 19 DECEMBRE 2019 - MAXPPP

Un parcours artistique qui commence tôt et s'enrichit vite

Un premier projet avec sa fratrie avec Heart Attack, un groupe de danse qui cherche « à donner du sens » à une recherche stylistique en filigrane au travers des coupes, des tissus, etc. Cependant, malgré cette 1re expérience familiale, il convient d'éviter « tout fantasme concernant les familles d'artistes à la façon des Jackson Five » dixit Youssoupha Sarr. La musique est avant tout un cheminement personnel. Même si c'est Felwine qui, en envoyant une guitare dans les années 90 à sa fratrie, participe au développement de chacun par la suite.

Tie, elle, s'éveille à différentes formes d'art. Elle découvre le Hip-hop à l'université de Dakar à l'âge de 19 ans. À cette occasion, on lui dit « tu parles vite, tu pourrais déchirer en rap » — et ce sera sa première expérience musicale au sein du collectif Bataillon Blindé, où elle sera initiée à l'écriture du wolof, langue sénégalaise, parlée au Sénégal, en Gambie et en Mauritanie.

Puis ce sera la découverte de la peinture lorsqu'elle arrive en France. Elle aime « ce qui se passe quand on peint, le fait de ne pas être là ». Mais la peinture, c'est aussi la solitude : « j'avais besoin de plus d'interactions ». Elle reprend alors (presque 10 ans après l'expérience de Dakar) cette voie qui se fera sienne à travers la musique et l'écriture, avec pour seul leitmotiv « l'art comme voix d'éveil et de transformations sociales ».

Poétesse contemporaine à l'attitude décalée et aux phrasés acérés, Tie s'exprime dans ses textes en wolof, en sérère, en français et en anglais. Elle invite à « élargir les horizons, entendre l'oraison des cœurs qui appellent toutes les formes de révolutions ». On retrouve là cette diversité culturelle originelle...

En 2007, elle rencontre le producteur David Videau sur la scène nantaise puis développe son premier groupe Black Octopus avec onze personnes. Mais des blocages artistiques amènent la fin du projet. « Ce n'était pas assez moi, je voulais un son plus spécifique [...] j'ai besoin d'un espace créatif au service d'une émotion ». C'est ainsi que naît son univers d'Afro-Space Poetry.

Entourée de ses quatre musiciens (Thomas Huguenel à la basse, Martin Wangermée à la batterie, Stéphane Berti à la guitare, Cédric Ricard au saxophone barython et à la flûte), elle façonne avec soin son univers et crée ce nouvel espace sonore et visuel : l'« Afro-Space Poetry » grâce à ce nouveau projet Tie and The Love Process. La formation propose une fusion novatrice et décroisée dans le paysage des musiques actuelles : des compositions mêlant les racines afro, des riffs rock, des phrasés jazz et un flow Hip-hop tenant autant du « Tassû » (cette forme de joute oratoire du Sénégal) que du *spoken word*.

PHOTO : AURORE VINOT



L'univers de Tie se déploie également en image à travers la vidéo projection en direct d'images polymorphes, psychédélices, à la fois étranges et cosmiques. Ces images sont produites sur mesure par la cadette du groupe, la jeune artiste photographe touche à tout Allison Simonot qui réalise également tous les visuels, affiches et cover du projet.

Trois ans après la sortie de leur EP « *Life is not a waiting game* » en 2013, le groupe sort son premier album « *Pangool* » à l'automne 2016.

L'énergie charismatique et remarquée de Tie lui a valu des collaborations avec des artistes tels que Doctor L en studio et sur scène au sein des Black Cowboys ou bien avec le rappeur californien Raashan Ahmad sur son dernier album. Elle figure aussi sur l'album *Women Groove Project* avec Hervé Samb à la direction musicale. Il s'agit d'une combinaison afrobeat, électro, soul, musique mandingue et mbalax. Cette initiative du musicien Ousmane Faye, fondateur du Festival Banlieue Rythme de Dakar, réunit le guitariste et chanteur Hervé Samb, directeur musical du projet, et des chanteuses, notamment Mamy Kanouté et Ngnima Sar. Sur d'autres titres, elle associe également à son groupe la chanteuse malienne Mamani Keïta et le rappeur ghanéen Blitz the Ambassador.



PHOTO : DAMIEN PAILLARD

L'Afro-Space Poetry : un univers musical singulier et kaléidoscopique

Tie parle de « rencontre entre elle, ses musiciens et la poésie » pour qualifier son univers – où elle souligne « une approche plus existentielle qu'esthétique ». Elle insiste aussi sur la sonorité particulière qui vient du wolof : « ce n'est pas simplement une langue, c'est une rythmique avant tout ». Le wolof est en effet une langue dite non tonale (à la différence de bon nombre de langues du continent africain). Elle est accentuelle (accent de mot, de phrase), ce qui lui donne ce côté rythmique dont parle Tie – qui, mêlé au Tassû et au *spoken word*, est immédiatement perceptible quand on écoute ses titres. Et c'est peut-être à cet endroit qu'on perçoit le mieux la manière dont son « art [est] comme une voix d'éveil et de transformations sociales ». Dans le titre *Lâcher l'homme* – une « création immersion sonore et visuelle », on ressent « l'oraison des cœurs qui appellent toutes les formes de révolutions ».

Au-delà de cette rythmique qui reflète elle aussi le multiculturalisme dans une esthétique mûre qui s'affranchit des barrières de genre pour offrir une fresque musicale autour des thèmes de l'animisme et du sacré dans une musique actuelle afro-contemporaine, elle s'exprime grâce à ce *love process* qui est un processus créatif en soi. C'est « une façon de dire que sur cette planète, on a deux façons d'exister avec les uns et les autres. On existe soit par la peur, soit par l'amour [...] et l'émotion d'amour est plus créative que l'émotion de peur » explique-t-elle dans l'interview à la revue *Cris et Poésie*. Tie poursuit en précisant sa vision du projet *Tie and the Love Process* : « Il s'agit d'un processus qui nous implique en tant qu'artiste et qui implique aussi le public. Je n'ai pas envie d'un groupe avec la chanteuse devant – genre : tu fais la mignonne. Moi, je fais le travail avec mon sale caractère, avec mes défauts, mes qualités ». Tie est donc un personnage entier, mais humble : « Je ne pense pas que j'écrive des choses extraordinaires ou hors du commun ». Mais ses textes sont emprunts de spiritualité – ce que l'on perçoit d'emblée dans le nom du projet « Tie and The Love Process », en effet, il s'agit d'un processus long, qui s'inscrit dans le temps. « La spiritualité est centrale, j'ai élaboré mes propres règles entre soufisme et animisme » confiera-t-elle au webzine *United Fashion for Peace*. Le processus de création par l'amour est finalement pour Tie un processus continu, ininterrompu... ce qu'elle montre par son engagement, sa persévérance et son humilité.

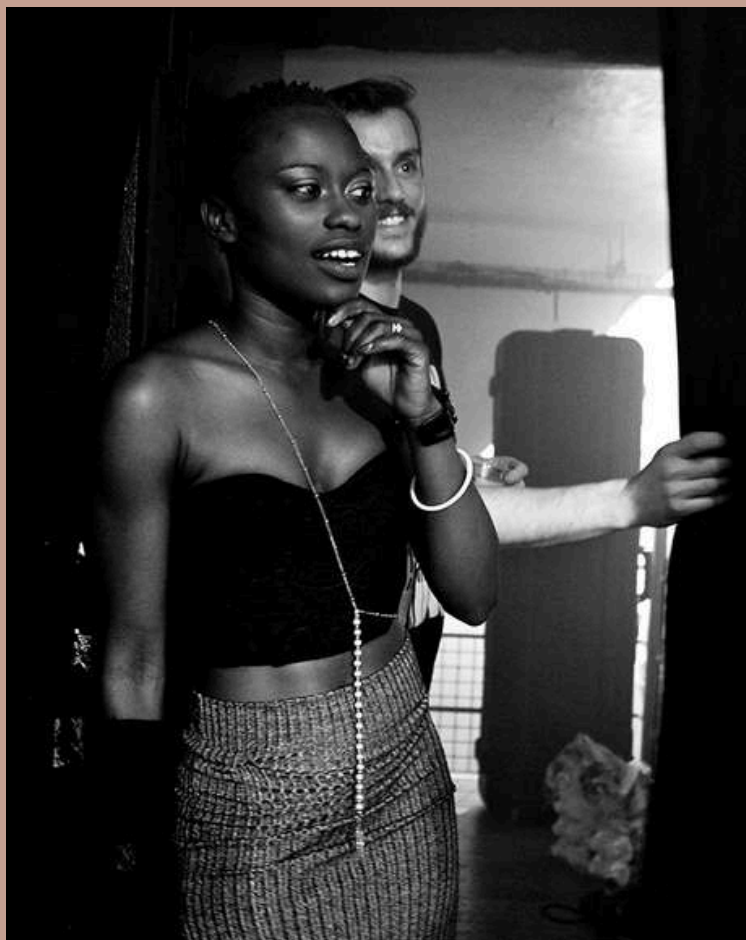


PHOTO : AURORE VINOT



Seydina Ndiaye

Le talibé à la voix d'or

PAR ANAIS MONINO

Né le 1er janvier 1974 dans la ville de Thiaroye, au Sénégal, Seydina Ndiaye est un auteur-compositeur-interprète vivant au Canada depuis 2014. Devenu d'abord maçon, il réalise son rêve de faire carrière dans la musique et devient chanteur pour notre plus grand bonheur.

Né le 1er janvier 1974 dans la ville de Thiaroye, au Sénégal, Seydina Ndiaye est un auteur-compositeur-interprète vivant au Canada depuis 2014. Enfant, il a suivi un enseignement religieux à l'école coranique puis, confronté à l'opposition de ses parents qui ne voulaient pas qu'il fasse de la musique, il est devenu maçon. Mais c'est dans la musique qu'il rayonne et que réside son talent, il savait ce qu'il voulait faire et c'est chanter.

Il se lance donc dans cette carrière musicale dont il rêve depuis longtemps et sort son premier opus « Bay Sa War » en 2010. En 2014, il sort les singles « Alal » et « Thiow li » avec Jololi, le label de Youssou Ndour connu aujourd'hui sous le nom de Prince Arts. Cette même année, il s'envole pour le Canada pour laisser libre cours à sa créativité et son talent et se détacher de la pression familiale.





Sa voix d'or envoûtante se mêle parfaitement à beaucoup de genres différents ; ce qui lui vaut de collaborer avec de multiples artistes tels qu'Emrical en 2016 (Ifree ka) et AfrotroniX en 2017 et 2018 (Zaala, Oyo). Il se produit également dans des événements d'envergure au Canada comme le Festival International de Jazz de Montréal ou le Festival International Nuits d'Afrique, et se représente en concert sur différentes scènes comme à l'Espace Mushagalusa de Montréal, une salle de spectacle, centre culturel et galerie d'art africain, en 2019.

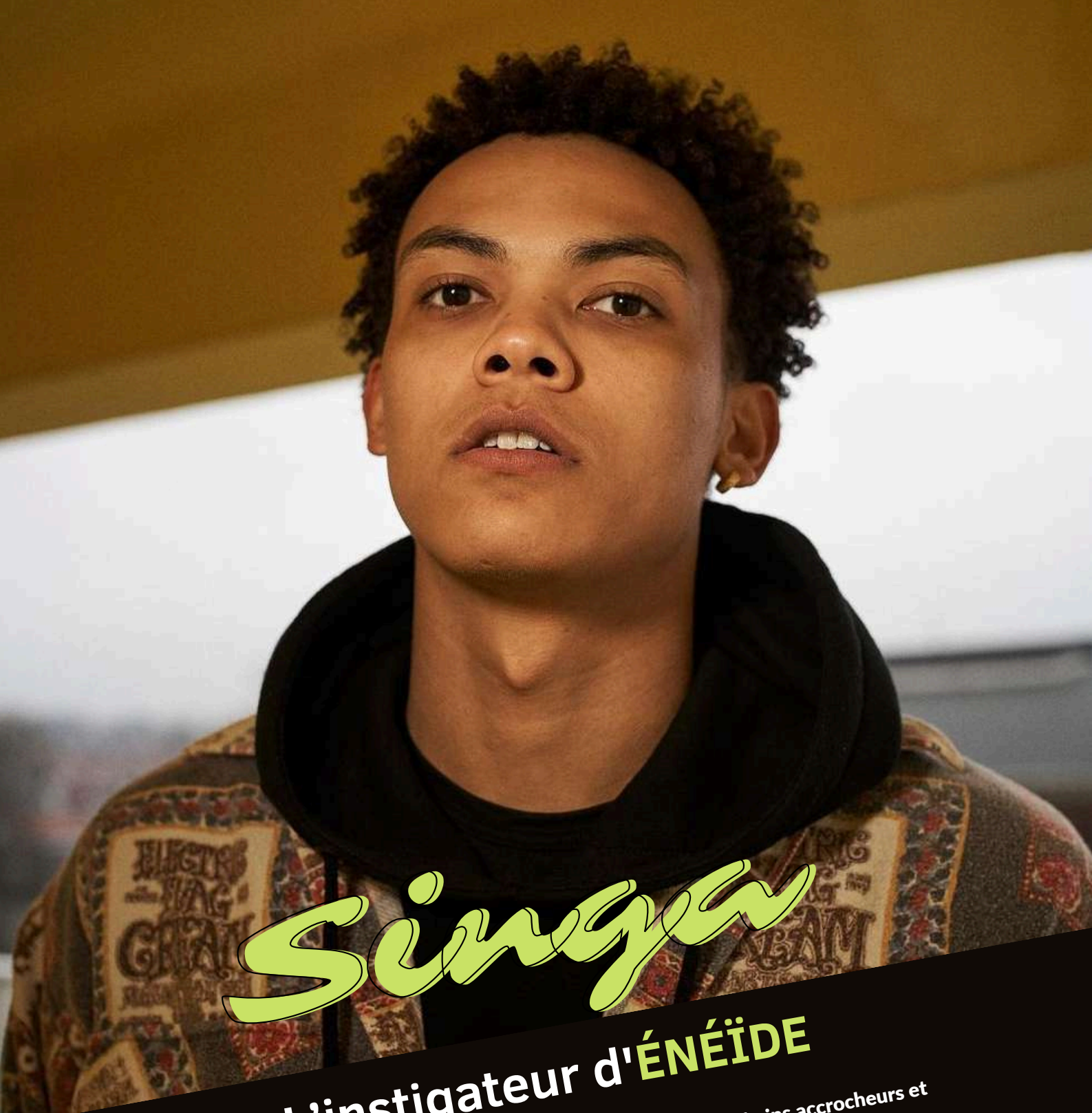
Désireux d'éveiller les consciences et d'éduquer, il aborde dans ses chansons qu'il peaufine notamment avec son ami guitariste Assane Seck, des sujets qui le touchent comme la famille, l'amour, la paix et le partage. Dans cette dynamique, il sort, en 2019 et 2020, trois autres singles intitulés « Yaw dong », « Suuf » et « Dama la koy dei ».

En 2022, il interprète « Diamond », bande originale de la série « Emprises » de Marodi.TV composée par Jeuuss Beatz et Assane Seck. Sa chanson fait le buzz au Sénégal et sur TikTok, et aura bientôt son propre clip. Cette même année, il fait la première partie du concert de Youssou Ndour au Grand Bal de Montréal, pour célébrer la 9ème édition du « Mois du Sénégal au Canada ».



PHOTOS : PETER GRAHAM





Singa

L'instigateur d'ÉNÉÏDE

Après un premier projet intitulé « Penrose » sorti en 2019, mêlant refrains accrocheurs et passages Ego Trip, Singa, l'artiste franco-congolais revient aujourd'hui avec « Énéïde ». « Énéïde » représente une étape singulière dans le parcours artistique de SINGA car, réalisé en totale indépendance aux côtés des membres de son label Interlude Maison Musicale, l'artiste y dévoile, avec introspection, les dualités de sa personnalité : amours déchus, dépression ou encore l'espoir qui sont des thèmes récurrents dans la construction des morceaux.

PAR CHEIKH COKA AVEC AGENCE RISE UP

Singa 24 ans, est un artiste franco-congolais originaire de Lille. Avec un père pianiste de jazz et une mèreoureuse de rumba, son oreille est éduquée aux sons afro-américains des années 60 : Herbie Hancock, John Coltrane, Thelonious Monk... mais aussi aux œuvres des artistes de musiques du monde : Youssou Ndour et Salif Keita, entre autres, durant une longue partie de son enfance.



Après un premier projet intitulé *Penrose* sorti en 2019 et mêlant refrains accrocheurs et passages Ego Trip, Singa revient aujourd'hui avec *Énéide*. Historiquement, l'*Énéide* imaginée par le poète Virgile expose l'épopée du héros Énée, dans laquelle il revient sur les nombreuses péripéties de sa vie. Le fil conducteur repose ainsi sur la volonté de Singa de devenir le héros de sa vie. Tel un récit, éléments perturbateurs, rencontres déterminantes et craintes profondes sont au cœur des textes. Entre désillusions de jeunesse et sacrifices, quelle route Singa doit-il emprunter pour parvenir à atteindre ses objectifs ? C'est ce questionnement sur l'envie de réussite qui alimente le projet.



Énéide représente une étape singulière dans le parcours artistique de Singa, réalisant en totale indépendance aux côtés des membres de son label Interlude Maison Musicale, l'artiste y dévoile avec introspection les dualités de sa personnalité : amours déçus, dépression ou encore l'espoir qui sont des thèmes récurrents dans la construction des morceaux.

Pour la sortie de son projet, Singa a décidé de mettre en image le titre *Aphrodite*, déesse de l'amour, ici présentée par l'artiste comme une quête vers la liberté, la recherche d'une paix intérieure. Les symboles forts exposés au travers des images du clip en sont la preuve : une route interminable, une tombe ou encore une arme à feu. Le morceau se divise en deux grandes parties : celle de l'avant et celle de l'après-drop.

Avant, Singa s'interroge. Face à ses névroses, il désire répondre à des questions... qui n'auront sûrement jamais de réponses. Après, Singa exulte. Il se dit prêt à poursuivre la quête qu'il a entamée, malgré ses démons et tout ce qu'ils déclenchent chez lui. Une dualité que l'on retrouve dans ses précédents titres comme *Donne-moi* ou *Harley Quinn*. Plusieurs thèmes importants sont abordés tout au long du morceau. Celui de la blessure d'amour, de la recherche d'identité, du suicide et plus largement de la destinée.



PHOTOS : MAXIME TELESINSKI



peindre... bien plus que
tenir un pinceau

BETTY NTONI

artiste peintre et styliste



ARTS
VISUELS

ou l'art du
portrait
africain

SON ÊTRE

INTERVIEW

SES OEUVRES
SON ART
SON STATUT



QUI EST-CE ?

PAR JEANNE GIGNOUX

Jeune artiste peintre franco-congolaise, Betty Ntoni vient de tenir sa première exposition dans une petite galerie parisienne. Au sein de celle-ci, la scénographie simple et toute de nature faite, vient renforcer l'élégance des visages tantôt colorés, tantôt noir et blanc que l'artiste nous invite à contempler. Elle a accepté de se confier à nous concernant sa pratique, ses inspirations, ses œuvres...

Betty Ntoni est une jeune artiste peintre et styliste basée en Île-de-France. Ses créations touchent au dessin, à la peinture et au stylisme. Après une année d'arts appliqués à la faculté de Paris 8, elle s'est spécialisée durant deux ans dans le stylisme-modélisme afin d'approfondir son esprit créatif de diverses manières. Actuellement, elle suit un cursus de direction artistique.

”

J'aime transmettre les influences qui m'ont construite, avec les inspirations d'hier et la modernité d'aujourd'hui, en abordant parfois des thématiques ancestrales et historiques.

À PROPOS DE SON ŒUVRE

•••

Betty Ntoni a commencé la peinture au lycée via l'adhésion à une association artistique, engagement qui se révéla riche en apprentissages. En effet, la peinture ne s'est pas révélée être directement un premier choix : elle a appris essentiellement la technique de la peinture à l'huile, mais reste pour autant assez focalisée sur le dessin au crayon. Ce n'est qu'il y a un an seulement qu'elle décide de renouer avec la peinture. Pour elle, ce médium est une façon extraordinaire d'exprimer sa vision des choses à qui veut bien la voir, l'analyser, l'interpréter, la critiquer. Peindre lui permet d'exporter et de partager une partie d'elle-même.

En jetant un rapide coup d'œil à l'œuvre de Betty Ntoni, on s'aperçoit assez rapidement qu'un format prédomine : le portrait. L'artiste a en effet commencé à dessiner des portraits de manière autodidacte, et elle y a trouvé intéressant la diversité des visages qui l'entourent ainsi que leur unicité et leur subjectivité. « *Dans la réalisation de mes tableaux, cette notion du portrait, de création de personnages avec ou sans référence, m'amène davantage à travailler ma composition et offrir la possibilité, aux spectateurs, de ne pas simplement s'arrêter à l'esthétisme, mais de pouvoir s'évader et de s'interroger à travers leur imaginaire à eux* », nous dit-elle. Le jeu sur le noir et blanc, qui contraste avec des couleurs plus vives, est aussi une particularité de l'artiste. En effet, dans sa première collection, les visages peints en noir ont un rôle important, mais le fond coloré l'a encore plus, car il donne le ton et aussi l'énergie au tableau. Betty dit utiliser souvent des couleurs sombres pour mettre en valeur la lumière et des couleurs vives pour accentuer les contrastes. Ces contrastes rendent le tableau beaucoup plus vivant.



Betty Ntoni est une artiste que l'on pourrait qualifier de « militante » et cela se retrouve dans la signification de ses œuvres. En effet, à travers ces peintures, elle cherche à exprimer son opinion, défendre des causes, que ce soit de manière implicite ou explicite, dans le but de faire réfléchir les spectateurs. Personnage éponyme de son œuvre : la femme noire. L'artiste représente la femme noire sous tous ses traits, sans standards attendus. Elle cherche à interroger notre regard sur la beauté noire : peindre des visages de femmes mis à nu, sans artifices, tournés vers l'avenir, sur lesquels se mêlent pudeur et dignité. « *J'aime transmettre les influences qui m'ont construite, avec les inspirations d'hier et la modernité d'aujourd'hui, en abordant parfois des thématiques ancestrales et historiques* », nous confie-t-elle. En parlant d'influences, ses inspirations du moment sont Harmonia Rosales ainsi que Kevin A. Williams (aka « artbywak »), des peintres américains qui honorent la diaspora africaine en abordant à travers leurs toiles différents événements historiques et/ou ancestraux.

Parlons maintenant du processus de création de l'artiste. L'atelier de Betty Ntoni est un petit espace bien aéré et lumineux, un « joyeux bordel organisé », comme elle aime l'appeler. L'artiste aime prendre beaucoup d'espace, s'étaler lorsqu'elle commence ses toiles, avoir le matériel à portée de main un peu partout autour d'elle. Une fois bien installée et le pinceau en main, l'artiste nous confie utiliser la technique de l'acrylique, car il s'agit d'une peinture docile lui permettant d'exprimer les émotions humaines à travers ses portraits. Cette technique lui permet également d'accentuer les multitudes de nuances de couleurs que l'on peut retrouver sur un visage : « *Cela donne un rendu unique à chacune de mes toiles* ». Néanmoins, Betty Ntoni ne se classe pas dans un style particulier, car selon elle, il est en constante évolution. Progressivement, sa pratique a donc évolué : elle a toujours dessiné de manière autodidacte. C'était un moyen très fort d'expression pour elle, un moment d'intimité où elle se retrouve face à elle-même. Mais au fil du temps, elle a voulu aller plus loin que la simple esquisse, en essayant différentes techniques d'art plastique tels que le fusain, l'aquarelle, etc. « *J'ai choisi d'évoluer pour le moment avec la peinture, mais je ne me ferme pas à de nouvelles techniques que j'explore continuellement* », nous dit l'artiste.

ET APRÈS ? AUTOUR DE L'ART

Parmi ses œuvres d'art favorites, on trouve « Still we rise » d'Harmonia Rosales, une œuvre qui l'a beaucoup marquée, mêlant l'Afro-descendance à la Renaissance. Au sein de son œuvre, c'est son portrait « Songo », se trouvant dans la collection Uige, que l'artiste affectionne particulièrement : « *Je l'aime beaucoup parce que le visage est rempli d'espoir et de bienveillance, je me vois beaucoup à travers elle* », nous confie l'artiste.



Betty Ntoni possède déjà le statut d'artiste peintre et a donc pour objectif, à l'avenir, de vivre pleinement de son art. Lorsqu'elle a du temps libre, elle bouquine, va au cinéma, voit des expositions de tous les styles. En bref, elle aime découvrir le travail d'autres artistes, car cela stimule sa créativité propre. On peut d'ailleurs la retrouver prochainement, le 17 avril 2022, pour l'évènement « Congo Na Paris » à l'espace Charenton.

Retrouvez ses œuvres sur son site internet : bettyntoni.com



David Hammons

le génie radical

C'est l'un des artistes les plus connus de la société américaine. Aujourd'hui, il est réputé comme étant un photographe, sculpteur, performeur et installateur américain.

PAR AMEL MADJOUJ

PHOTO : BRUCE TALAMON

Il est né le 24 juillet 1943 à Springfield, dans l'Illinois. En 1962, il quitte sa ville natale pour entreprendre des études à Los Angeles, à la « California Institute of the Arts (CalArts) » entre 1966 et 1968. Il a intégré ensuite « l'Otis Art Institute » de 1968 à 1972. En 1974, il s'installe à New York, où il s'est fait connaître dans les années 1970 et 1980 pour son travail.

À travers ses travaux d'installations, ses sculptures d'objets trouvés, ses empreintes corporelles et ses performances, il dévoile son soutien aux mouvements des droits civiques et du Black Power. David Hammons, récipiendaire de la bourse MacArthur « Genius Grant » en 1991, a été décrit par le New York Times comme une vedette « connue pour son génie formel et conceptuel et ses manières imprévisibles » ainsi que pour sa capacité à redéfinir les idées sur la signification de l'art, et, notamment, sur celle de « l'art noir ». David Hammons apporte une certaine sensibilité sur les problèmes raciaux et les stéréotypes aux États-Unis, comme seuls certains de ses prédécesseurs et successeurs y sont parvenus.

Cet artiste est célèbre pour son utilisation d'une technique appelée « impression corporelle » qui consiste, d'abord, à appliquer de la graisse sur son corps et ses vêtements, ensuite à se presser contre une planche, enfin à fixer l'image en la saupoudrant de peinture en poudre adhésive à la graisse. En 2006, une trentaine de ses empreintes corporelles ont été recueillies et exposées à la « Jack Tilton Gallery » de New York. À travers toutes ses créations, David Hammons a exploré divers stéréotypes raciaux et culturels. De plus, il recycle les objets glanés en les transformant en dessins représentant la vie quotidienne, tels qu'une sculpture de cerceau en métal, un panier de basket, connu sous le nom de « Untitled 1989 », ainsi qu'un vélo cassé devenu plus tard un porte-manteau (Central Park West, 1990).

À l'âge de 78 ans, trente de ses œuvres ont été présentées à la Bourse de Commerce en France et la moitié n'a jamais été montrée lors des expositions précédentes de la collection. En conclusion, David Hammons se distingue des autres peintres afro-américains, car il ne produit pas de simples illustrations, mais interroge la culture noire contemporaine et les conséquences de l'esclavagisme sur la mémoire collective des Afro-Américains. Son travail s'inscrit non seulement dans l'art occidental, mais aussi dans la continuité historique de sa propre culture.

PHOTO : BRUCE TALAMON



A black and white close-up portrait of a man with a beard and short, textured hair. He is looking slightly to the left of the camera with a neutral expression. The background is blurred, showing some foliage and a person in the distance.

RENCONTRE AVEC UN ARTISTE PEINTRE AUX
ASPIRATIONS VIVANTES ET COLORÉES

SALOMON MONEYANG

Salam Africa

Immortaliser

M O M E N T S

AQUARELLE



ACRYLLIQUE

Salam Africa, de son vrai nom Salomon Moneyang, est un artiste peintre et dessinateur camerounais résidant à Yaoundé. Après des études aux Beaux-Arts, il s'est lancé en tant qu'artiste indépendant, depuis deux ans maintenant. Ses tableaux transmettent une émotion touchante et authentique.

PAR JANAINA DE OLIVEIRA



Nous sommes tombé.e.s sur la page Instagram de Salomon et, tout de suite, nous avons aimé ce que nous avons vu ! Ses peintures sont authentiques, réelles, colorées et nous invitent au voyage. Salomon, dont le nom d'artiste n'est autre que « Salam Africa », est un jeune artiste camerounais qui vit à Yaoundé. Nous l'avons donc contacté et il nous a offert un peu de son temps pour partager son expérience personnelle et professionnelle.

Salomon commence par se présenter : il est artiste plasticien depuis deux ans, officiellement. Après s'être formé à l'université en géographie, il se tourne vers l'École des Beaux-Arts du Cameroun, ce qui correspond, en effet, à ce qui lui plaît vraiment depuis son plus jeune âge. Il s'y formera durant quatre ans, ne terminant pas la formation dans sa globalité, puisqu'elle dure en réalité cinq ans. Il a l'opportunité lors de ces années académiques de faire plusieurs expositions dans différents lieux à Yaoundé. Plus tard, il exposera en Suisse, à Genève. Il nous explique qu'il a son propre atelier où il laisse son art s'exprimer, ses tableaux sont ensuite vendus à des clients privés.

À la question « Quand ton intérêt pour la peinture (le dessin) a-t-il commencé ? », Salomon nous répond qu'il dessine depuis qu'il a cinq ou six ans. Il dessinait déjà beaucoup à la maternelle : « En 3^e année de maternelle, c'était moi qui faisais les banderoles pour l'école sous le regard attentif des moniteurs ». L'entrée aux Beaux-Arts a marqué le début de son art à la peinture, qui est la méthode de dessin qu'il utilise le plus aujourd'hui. En effet, avant cela, il dessinait principalement à la craie et aux pastels. Il lui arrive aussi de faire de la sculpture, mais rarement et « c'est à cause du matériel de sculpture qui est rare. Ce n'est vraiment pas facile de trouver ce type de matériels ici [au Cameroun]. Pour la peinture, c'est beaucoup plus simple, car tu peux la composer ou bien même l'acheter facilement ». Salomon sait créer sa propre peinture, toutefois, le plus souvent, il l'achète. En effet, les exigences de certaines galeries sont difficiles à satisfaire lorsque le matériel est fait maison, puisqu'il ne respecte pas toujours les protocoles. Il est donc plus sûr, lorsque l'on veut exposer en galerie, d'acheter sa peinture.





Salomon nous parle ensuite de l'évolution de son art et de sa façon de travailler. Juste après sa formation, il créait beaucoup plus de pièces abstraites, comme celle faite pour sa licence, qui abordait la corrélation entre la musique et la peinture. Aujourd'hui, à l'inverse, ses peintures sont plus illustratives et il traite des sujets de société ainsi que des scènes de vie. Sa technique a évolué pour ainsi mettre en lumière certains caractères négligés de la communauté noire, comme les cheveux crépus et les peaux noires. Il nous partage que, durant sa vie, certains événements l'ont particulièrement marqué, ce qui a orienté son art. Tout d'abord, il a

observé une certaine uniformité, notamment auprès des femmes, dans la manière dont elles se présentent et se montrent. De plus, il se souvient, que ce soit très jeune ou lors de son arrivée aux Beaux-Arts, qu'il lui a été imposé de couper ses cheveux crépus, considérés comme étant sales. Il évoque ces standards et ces moments vécus, comme étant des épisodes réducteurs et discriminants, c'est pourquoi il souhaite les casser et les contrer grâce à son art.

Aucune équipe n'entoure Salomon encore, mais l'idée d'être accompagné par quelqu'un pour la gestion des réseaux sociaux et la

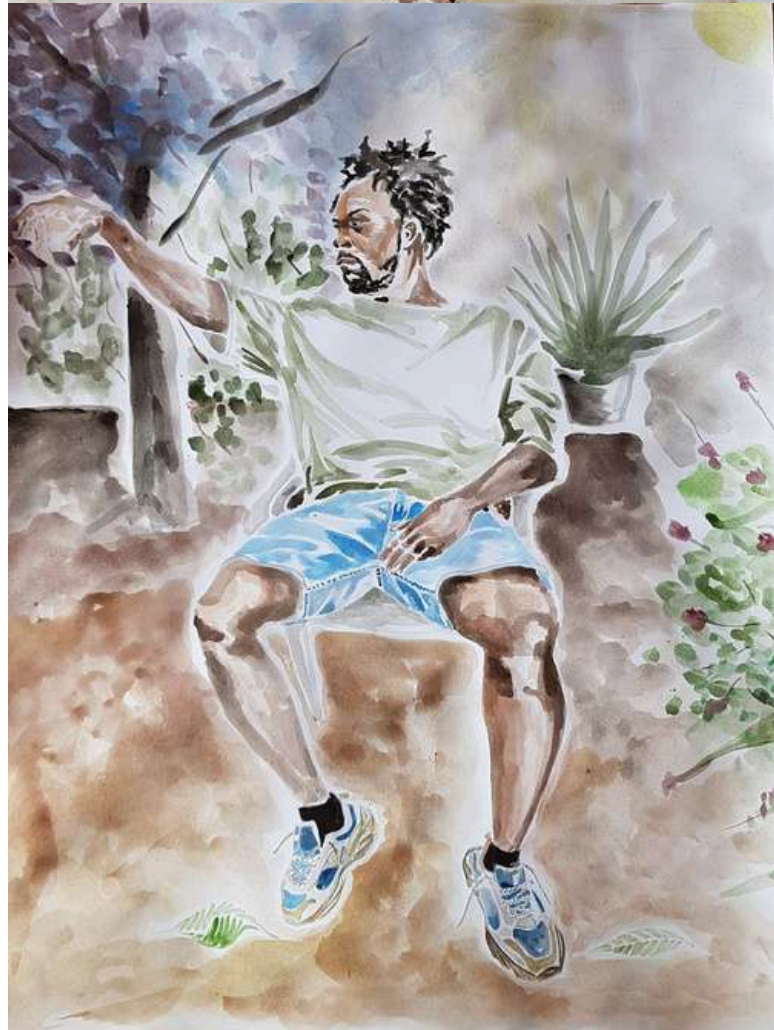
maitrise d'exhibitions dans des galeries virtuelles l'intéresse. Il dit aussi qu'il n'est pas encore totalement satisfait de l'endroit où il se trouve actuellement au niveau professionnel, même s'il ne s'en plaint pas. Il a conscience de la marge de progression qui s'offre à lui et rêve bien sûr de pouvoir exposer dans certains grands espaces à New York ou à Paris. Toutefois, il n'est pas impatient et ne souhaite pas précipiter les étapes. Il sait que cela se fera naturellement.



Nous avons ensuite abordé le sujet plus sensible du racisme en l'interrogeant sur de possibles obstacles professionnels qu'il aurait pu vivre étant une personne appartenant à la communauté noire. « Honnêtement, je n'ai pas encore ressenti cela [un obstacle lié au racisme], mais peut-être que c'est parce que je ne me suis pas encore exporté. Il y a des témoignages de personnes qui en ont déjà subi, mais personnellement, non. Tant mieux ! » Sur un plan plus macro, il trouve qu'il y a encore du travail sur la représentation des personnes noires dans le monde artistique, même s'il reconnaît qu'une évolution peut être observée. « L'art africain est intemporel, il est là depuis longtemps. L'art africain dépasse les barrières du temps. De nos jours, on porte notre attention sur des artistes d'Afrique incroyables qui font de grandes choses ». Il cite, comme étant l'une de ses inspirations artistiques importantes, le nom de Jean-Michel Basquiat, peintre américain des années 70, avant-gardiste et pionnier du mouvement *underground*.

Salomon termine son discours en encourageant les jeunes qui souhaiteraient se lancer dans ce domaine non seulement à ne rien lâcher et à ne pas abandonner, mais aussi à ne pas courir après des gloires éphémères.

Nous remercions sincèrement Salomon pour son temps, ses mots sages et sa peinture vivante. Nous avons été charmés par son accessibilité et son intérêt pour les autres. Si vous souhaitez en connaître davantage sur cet artiste et ses œuvres, vous pouvez le retrouver sur sa page Instagram, [salam_africa](#), où il partage certaines de ses productions.





Ghislaine Sabiti

PAR CAMILLE BASSO

L'artiste pluridisciplinaire Ghislaine Sabiti présente cet été une toute nouvelle exposition à Brooklyn qui rend hommage à l'Histoire des personnes noires aux États-Unis et à leur combat pour préserver leur identité, tout en mettant en lumière la diversité et toute sa beauté.

La Couronne de Gloire

PHOTOS : DINI DIXON



ÉBÈNE NUMÉRO | 48

Pluridisciplinaire et engagée, Ghislaine Sabiti manie la peinture et la sculpture avec une créativité remarquable. Après des études à Paris, elle trace son chemin à New York depuis quelques années, marquant chacune de ses œuvres par un thème qui lui est cher. Si elle travaille également le verre, elle sait tout autant se démarquer dans le perlage et la couture, puisqu'elle a été reçue avec les honneurs de l'Atelier Chardon Savard, un des plus réputés instituts de mode de la capitale française. À travers ses œuvres, on se surprend à retrouver un savant mélange d'arts africains et européens, comme en écho à ses racines, puisqu'elle est d'origine congolaise et française.

Ces dernières années, elle a partagé son art à l'occasion de nombreuses expositions et salons qui lui ont permis de transmettre au spectateur toute la force de son engagement. On a notamment pu la retrouver à l'Atelier Rosal, au Westfield State University Arno Maris Gallery, au Rio Gallery, au Harlem School of the Arts, au Brooklyn Film and Art Festival and Small Space Fest, ainsi qu'au Poe Park Visitor Center.



PHOTOS : GHISLAINE SABITI

Cet été, elle éblouit l'Art Shack de Brooklyn avec une nouvelle exposition, *The Crown of Glory*, la Couronne de Gloire. Ce travail met en lumière l'histoire des cheveux crépus, mais aussi la Beauté dans son plus simple appareil. Ghislaine présente, tout d'abord, une série de sculptures en céramiques dont la tête est enrubbannée, ainsi que des bustes de femmes pour figurer la jeunesse et la maternité à travers l'histoire de la *Loi Tignon*, qui obligeait les femmes noires à dissimuler leurs cheveux dans l'espace public au XVIIIe siècle en Louisiane.



Comme un pied de nez à cette mesure qui annihilait l'un des marqueurs physiques de leur identité et de leur histoire, les femmes d'origines africaines avaient alors choisi de porter des écharpes sur leur tête, pour représenter leur héritage direct. En Afrique, ces véritables couronnes de tissu sont portées lors de cérémonies spéciales comme dans la vie de tous les jours. À travers son œuvre, Ghislaine Sabiti partage cet acte de résistance de la part des femmes d'origines Africaines qui vivaient en Louisiane à l'époque de la *Loi Tignon*, et leur volonté de rendre hommage à leurs racines, même dans un environnement qui les oppressait et essayait de faire disparaître leur identité.



PHOTOS : ARTSHACK BROOKLYN ANNEX



PHOTOS : ARTSHACK BROOKLYN ANNEX

La Couronne de Gloire souligne également la première approche de Ghislaine Sabiti avec le travail de la glaise, mais se compose d'une variété de matériaux qui forment des œuvres aussi colorées qu'uniques. De la céramique parée de tissu, de la peinture à l'huile, de la broderie et du verre, l'artiste combine plusieurs techniques et éléments qui rendent à la fois hommage à ses origines congolaises, mais aussi à un héritage français et à l'histoire culturelle occidentale. Ces créations fascinantes retracent la beauté des corps, de la féminité, et de l'être humain dans son ensemble, tout en étant le témoin d'une Histoire ponctuée par l'oppression, la discrimination et le racisme.

L'exposition est, d'ailleurs, accompagnée de trois des toiles les plus récentes de Sabiti, qui dessine la constante transformation des corps dans nos sociétés actuelles. Si son travail crée des liens indiscutables entre les communautés, il nous invite aussi à engager de grands changements sociaux, tout en célébrant constamment la beauté de la diversité et en la recherchant où que nous soyons. En effet, la diversité porte en elle une unicité et une force que l'on ne saurait atteindre sans nous tourner les uns vers les autres.

L'exposition *The Crown of Glory* est présentée à l'Art Shack de Brooklyn jusqu'au 28 juillet.

Lorsque l'histoire rencontre
la gastronomie



Rise Koffee and Kulture

PAR ADRIENNE SAURIOL

Créer une entreprise est toujours un défi pour les minorités aux États-Unis, mais le rêve de Cortney Alleyne se transforme progressivement en réalité. Grâce à beaucoup de travail, de réflexion et à l'aide d'un coach d'affaires de sa communauté, elle est sur le point d'ouvrir un café mobile, avec l'espoir qu'il ait un jour un emplacement permanent. Nous l'avons interviewée pendant ses préparatifs d'ouverture.

Quelle est l'histoire derrière Rise ?

Mon histoire commence il y a deux ans, lorsque j'ai quitté la ville que je connaissais et dans laquelle je vivais depuis ma naissance pour me rendre à Chicago, dans l'Illinois, afin d'y poursuivre des études supérieures. N'oubliez pas que je suis originaire de Tampa, en Floride, une ville ensoleillée du Sud, chaude et humide. C'était donc un changement radical pour moi. Je suis partie avec une valise et beaucoup de rêves. Je ne me doutais pas qu'au lieu de poursuivre mes rêves, je me retrouverais à m'interroger sur mon but dans la vie. J'étais complètement perdue.

Je savais que je voulais aider les gens, ma communauté et faire quelque chose que j'aimais. Je voulais chaque jour me réveiller et faire quelque chose qui m'intéressait vraiment, et non pas juste subir mon travail pour avoir un salaire. Pendant mon séjour dans la ville des vents, je me suis retrouvée à fréquenter les cafés dès que j'en avais l'occasion, surtout le samedi, jour où j'étudiais. Je me suis rendu compte que j'arrivais à faire beaucoup de choses quand j'étais dans un café, à me sentir vibrante, avec mes écouteurs et un délicieux café au lait à côté de moi. Cependant, j'ai toujours senti qu'il manquait quelque chose. Lorsque j'ai finalement emménagé dans le quartier de Bronzeville, dans la partie sud de Chicago, j'ai commencé à fréquenter ce café local appartenant à des Noirs, situé à moins de deux minutes de mon appartement (merci à Sip and Savor). Je m'y rendais dès que j'en avais l'occasion. Cette expérience a changé ma vie. Je me souviens très bien du jour où j'y ai mis les pieds pour la première fois : je suis entrée et je me suis immédiatement sentie enveloppée par une sorte de chaleur. Un troisième foyer. Il y avait surtout des personnes qui me ressemblaient. Je n'avais jamais vu un tel café de ma vie. J'ai commandé mon thé à l'hibiscus et à la fraise, je me suis assise et j'ai sorti mon manuel pour commencer à étudier. Tout à coup, la chanson Double Up de Nipsey Hussle s'est lancée. J'étais assise depuis quelques minutes lorsque Dieu m'a dit de prendre mon bloc-notes et d'écrire. Je n'ai pas tout de suite compris, mais je l'ai fait quand même, et les idées ont commencé à fuser. J'ai enfin compris ce que

j'étais censée faire dans la vie, du moins dans cette période de ma vie. Ouvrir un café à Tampa, un café comme aucun autre dans ma ville. Un lieu qui incarnerait la culture noire, la communauté et le café. C'est ainsi qu'est né Rise Koffee + Kulture, avec pour mission de « connecter la communauté de Tampa en brassant du Koffee avec de la Kulture ».

Comment décririez-vous votre projet ?

Rise Koffee + Kulture est un nom de café axé sur la communauté. J'ai commencé ce projet en 2019 et c'est toujours un travail en cours. Au début, l'objectif était d'ouvrir un café permanent. Cependant, j'ai rapidement été confrontée à de nombreux obstacles en cours de route. À l'automne 2021, j'ai décidé de changer de projet et de transformer Rise en un bar à café mobile. Mais bien plus qu'un bar à café mobile, Rise est un centre innovant et créatif appartenant à des Noirs, où le café, la culture et la communauté se rejoignent. Rise sera un espace où des personnes de tous horizons pourront se réunir, se rencontrer, travailler et apporter une diversité culturelle à la scène du café en Floride. Créé avec le désir d'apporter un changement durable, Rise Koffee + Kulture a également un impact social de par sa contribution à des initiatives qui aident à valoriser la communauté noire. Nous transformons le rituel quotidien d'une tasse de café en une expérience culturelle enrichissante qui contribue à la croissance et au développement de la communauté.





Comment envisagez-vous votre avenir proche ?

Nous ne sommes pas encore ouverts, mais nous serons à Tampa la plupart du temps. Nous aurons de nouveaux horaires chaque semaine, et nous ne resterons pas au même endroit. J'œuvre pour que Rise continue à se développer et devienne un incontournable à Tampa. J'espère qu'il sera présent à la plupart des événements communautaires, des marchés et des festivals. J'imagine aussi Rise offrir des services de traiteur pour les mariages et les événements. J'espère que dans deux ans, nous aurons l'expérience et les revenus nécessaires pour nous développer en un café permanent à Tampa, en Floride.



Qui est impliqué dans ce projet ?

Seulement moi ! Et les nombreux membres de ma famille, les amis et la communauté qui se sont manifestés et m'ont apporté de l'amour et du soutien pendant ce voyage.

La culture est un mot qui décrit une grande variété de sujets et de personnes. Quelle est votre définition de la culture ?

Pour moi, la culture est le fil conducteur de ce qui nous rend tous uniques. La culture à laquelle fait référence Rise Koffee + Kulture est la culture noire américaine. Pensez hip-hop, communauté, danse, intelligence, art et langue.

En ce moment, elle se prépare pour l'ouverture. Aucune date n'a encore été fixée, mais vous pouvez jeter un coup d'œil à son site web. www.risekoffeekulture.com !

Brasser café et culture



**ENSEMBLE,
NOUS NOUS ÉLEVONS !**

Mary Sacka

De Top Chef à l'Étoile Michelin



PHOTO : CHRIS SAUNDERS



Poulet « culoiselle » façon Yassa, crème de riz, oignons caramélisés et « sudachi »

PHOTO : QUENTIN TOURBEZ

MARIAGE DES GOÛTS

Se faire un nom dans un secteur où les Noirs sont encore trop peu représentés.

La richesse de la culture sénégalaise, le prestige de la gastronomie française et des inspirations japonaises, mélangez tout ça, ajoutez-y un cuisinier avec beaucoup de talent et vous obtiendrez le monde de Mory Sacko. Voici l'histoire d'une des figures de la gastronomie française des années à venir.

PAR LEO BOURGET



PHOTO : L'ALSACE /DAREK SZUSTER

Mory Sacko est né le 24 septembre 1992 dans la banlieue parisienne, d'une mère sénégallo-malienne et d'un père malien. Il grandit dans une famille de neuf enfants et se passionne pour la cuisine en se plongeant dans des documentaires sur les palaces sur la télévision familiale. C'est ainsi que Mory Sacko suit et obtient un brevet d'études professionnelles (BEP) puis un baccalauréat professionnel en cuisine et arts culinaires en 2011. Il travaille ensuite en tant que cuisinier dans divers hôtels de luxe, d'abord à Paris auprès de somités de la cuisine comme Nobu Matsuhisa. C'est en partie grâce à ce grand chef nippon que Mory Sacko développe un intérêt et une maîtrise de la cuisine japonaise, lui qui a toujours été fasciné par la culture du pays du soleil levant. Il s'exporte ensuite à Londres, dans le Mandarin oriental où il côtoie notamment Thierry Marx. Il grimpe les échelons jusqu'à finir sous-chef dans ce palace.





“

*Rendre hommage à mes
parents et au Mali par
la cuisine*

TOP CHEF

En 2019, tout s'accélère pour Mory Sacko. Il est sélectionné pour participer à la célèbre émission culinaire française Top Chef, diffusée sur M6. Au cours de son aventure, il impressionne les jurés par sa créativité, son audace et sa polyvalence. Même s'il ne gagne pas la saison, il reste un des candidats les plus marquants, sa sympathie ayant conquis les téléspectateur.rice.s.

“

Une cuisine plurielle,
délicate, créative, à la
croisée des influences et
des territoires qui sont les
siens.

MOSUKE

À la rentrée 2020, Mory Sacko réalise un de ses rêves et ouvre son premier restaurant à Paris, « MoSuke ». Le nom est la contraction du prénom « Mory » et de « Yasuke », faisant référence à un ancien esclave africain devenu le premier samouraï étranger. La carte propose une cuisine gastronomique sans pour autant être hors de prix et des plats inspirés des trois cultures que Mory Sacko connaît le mieux : l'africaine, la française et la japonaise. Le restaurant connaît un très grand succès dès l'ouverture, si bien qu'en janvier 2021, une étoile Michelin lui est attribuée, alors que dans le même temps, Sacko est récompensé par le « Young Chef Award », mettant en lumière son très bon travail.

C'est donc dans la peau d'un chef confirmé que Mory Sacko lance, fin février 2021, une émission hebdomadaire sur France 3 diffusée en début de soirée, « Cuisine ouverte : un chef sur la route ». Dans ce programme d'une trentaine de minutes, Mory Sacko, accompagné d'un invité, met à l'honneur l'héritage et la diversité de la cuisine française entre une cuisine de « terroir » et une cuisine ouverte aux influences du monde.



*Riz japonais, avocat, gombo, huile d'avocat
et caviar.*

PHOTO : QUENTIN TOURBEZ

MORY SACKO X LOUIS VUITTON

Comme si la notoriété montante de Mory Sacko n'était pas encore assez importante, le chef français a même le privilège d'être choisi par le magazine américain « Time » pour un article dans le cadre de la rubrique « Next Generation Leader ».

Le 7 juin dernier, Mory Sacko annonce sur ses réseaux sociaux le lancement d'une collaboration avec Louis Vuitton, la célèbre marque de luxe. Un restaurant nommé « Mory Sacko at Louis Vuitton » ouvrira ses portes le 17 juin à Saint-Tropez. C'est la première fois que la marque s'essaie dans l'exercice en France, et faire confiance à Mory Sacko est un message fort envoyé au jeune cuisinier. Ce dernier a indiqué que la gastronomie japonaise serait prédominante dans ce nouvel établissement.

L'émergence de Mory Sacko dans le paysage de la gastronomie française a été très rapide et ne va certainement pas s'arrêter de sitôt. À seulement 29 ans, le natif de Champigny-sur-Marne a déjà accompli le souhait de nombreux chefs cuisiniers en décrochant une étoile Michelin pour son nouveau restaurant, preuve de sa précocité assez folle. Et ce n'est que le début!



*Sole dans sa feuille de bananier, Attiéké, «
togarashi shichimi » et livèche*

PHOTO : QUENTIN TOURBEZ

ÉBÈNE NUMÉRO | 63

Live, c'est tout un art

Découvrir l'histoire par les livres

PAR ADRIENNE SAURIOL

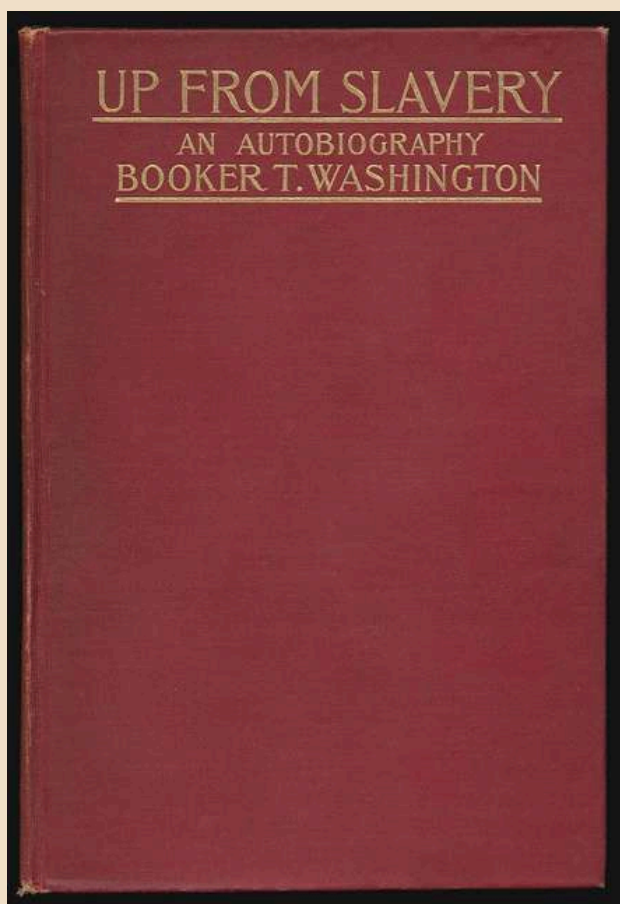
Il y a des romans qui sont des prétextes pour éduquer les gens car la vérité est toujours bonne à lire.



Le parcours des Afro-Américains se dévoile souvent au travers de livres autobiographiques, de romans ou d'essais. C'est par leur biais que l'on en apprend le plus sur leurs difficultés et leurs espoirs. Il y a une multitude d'auteurs que nous aurions pu choisir de vous présenter, mais voici ceux qui nous ont particulièrement éclairés sur ce que les Noir.e.s ont vécu et vivent encore au pays de l'oncle Sam.

***Up from Slavery* de Booker T. Washington, 1901**

**Titre français :
Ascension d'un esclave émancipé)**



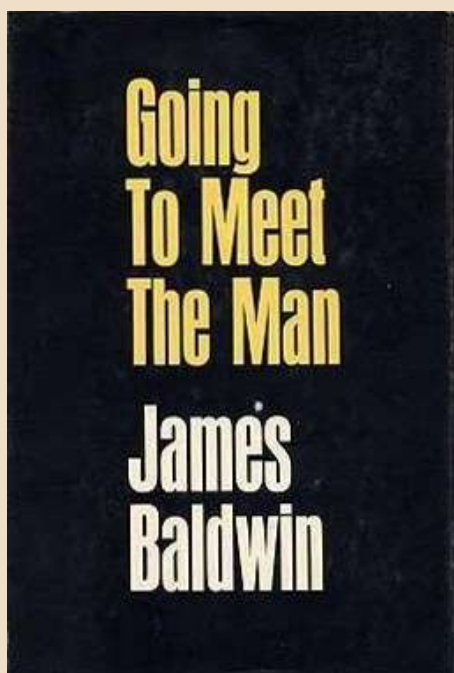
Ce livre autobiographique signé Booker T. Washington compte parmi les plus célèbres biographies écrites par un Afro-Américain. Son auteur a connu la fin de l'esclavage et la guerre civile américaine. L'ouvrage relate l'histoire d'une personne qui a travaillé avec acharnement à promouvoir une image positive de l'homme noir qui veut s'éduquer et s'élever socialement, d'abord en s'instruisant puis en instruisant les autres qui, comme lui, aspiraient à un monde meilleur. Il a fondé l'université de Tuskegee, qui existe encore aujourd'hui.

Ce livre a d'abord été publié sous forme de feuilleton. De ce fait, le public pouvait commenter les écrits, qui étaient ensuite reformulés afin de répondre à un plus large auditoire.

Nous nous sommes demandé comment il se faisait que Booker T. Washington ait si peu abordé la question du racisme dans son œuvre, lui qui a vécu l'une des périodes les plus marquées par les enjeux raciaux de l'histoire des États-Unis. D'où viennent ces omissions ? Une hypothèse veut qu'elles découlent du désir de rendre l'image de l'homme noir la plus positive possible, faisant pour ce faire fi des difficultés qu'il rencontrait. Ne pas se plaindre était une stratégie visant à prouver que l'homme noir était digne de cette confiance et cette liberté nouvellement accordées.

Going to Meet the Man
de James Baldwin, 1965

Titre français :
Face à l'homme blanc

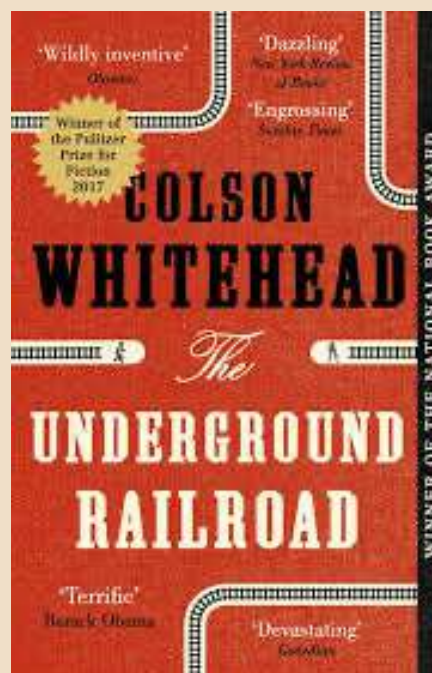


James Baldwin est possiblement un des auteurs les plus connus de la littérature afro-américaine. Ce livre regroupe huit nouvelles écrites entre 1948 et 1965, plus émouvantes et troublantes les unes que les autres. Il aborde des sujets toujours d'actualité : le racisme, le système judiciaire, les relations familiales, la créativité et l'intégration sociale. Ce qui rend ces récits si pertinents, c'est justement le fait que leurs sujets soient encore bien ancrés dans la réalité des Afro-Américains.

Chaque histoire vous transporte immédiatement dans un univers où l'homme noir se retrouve pris au piège d'un cul-de-sac. Elles ont été écrites à un moment où la colère grondait de plus en plus et où des mouvements pour une égalité des droits civiques s'organisaient aux États-Unis.

The Underground Railroad
de Colson Whitehead, 2016

Titre français :
Le chemin de fer clandestin

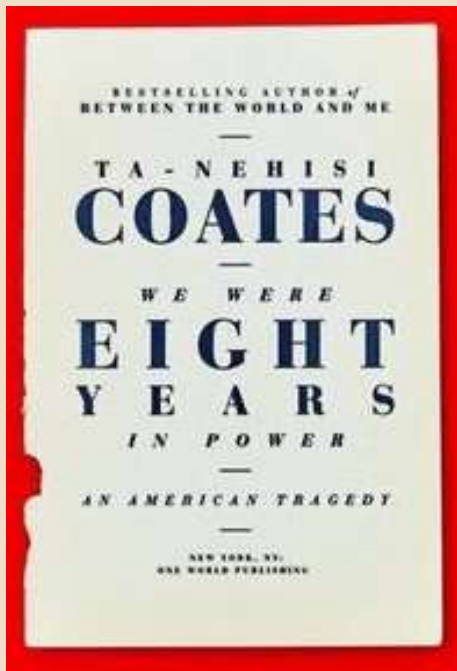


Ce roman est une fiction dépeignant une réalité. Il existait bel et bien un circuit qui permettait aux Noirs de quitter les États du Sud pour rejoindre ceux du Nord ainsi que le Canada. Ce circuit était constitué de personnes qui dissimulaient les esclaves noirs désireux d'atteindre la liberté aux autorités. L'atmosphère du livre vous transporte dans un univers étouffant. Imaginez-vous devoir vous cacher et vivre avec la hantise d'être découvert et possiblement lynché pour avoir tenté d'améliorer votre sort.

Ce roman a été transposé au petit écran sous forme de minisérie.

**We Were Eight Years in Power:
An American Tragedy**
de Ta-Nehisi Coates, 2017

**Titre français : Huit ans au
pouvoir**



Ce livre est une série d'essais écrits et publiés entre 2008 et 2016 par Ta-Nehisi Coates. Il nous parle entre autres de la présidence de Barack Obama et de certains rendez-vous manqués. Il explique pourquoi ces huit années ont fatalement conduit à l'élection de Donald Trump.

Il revient à quelques reprises sur la philosophie prônée par certain.e.s Noir.e.s qui ont bien réussi dans la vie : « soyez meilleurs que les autres et vous réussirez ». Coates n'y croit tout simplement pas. Il considère que, même si les Afro-Américains essaient d'être meilleurs que les autres afin d'être acceptés, cela ne suffirait pas à déconstruire un système gangréné par le racisme. À partir de ce postulat, il nous explique comment ces inégalités persistent et l'importance de la réparation pour les Afro-Américains.

Becoming
de Michelle Obama, 2018

Titre français : Devenir

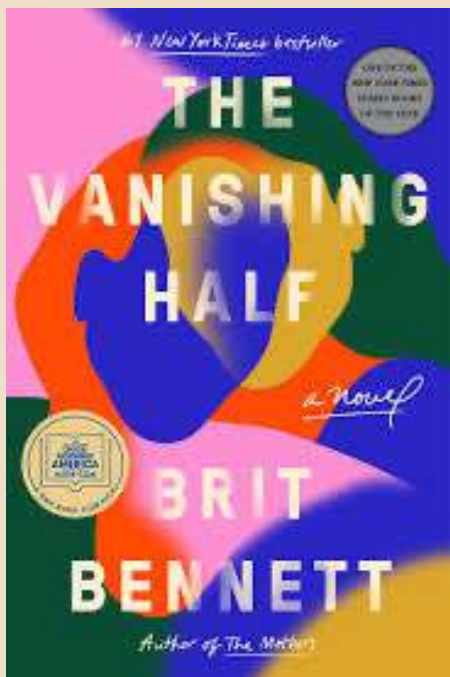


Ce livre n'est autre que l'autobiographie de la première dame américaine Michelle Obama. Nous sommes ici dans un tout autre registre.

Michelle Obama nous retrace le parcours d'une jeune femme noire qui a grandi à Chicago et qui a épousé celui qui allait devenir le premier président noir des États-Unis. Elle a vécu à la Maison-Blanche pendant huit ans durant lesquels elle a tenté, par son dynamisme et ses convictions, de changer l'image des Noir.e.s américain.e.s et de son rôle, en s'impliquant dans les causes qui lui tenaient à cœur. Son parcours de vie est pour le moins atypique, et surtout particulièrement remarquable.

The Vanishing Half
de Brit Bennett, 2020

**Titre français : L'autre moitié
de moi**



Imaginez un instant une personne qui décide de vivre une vie de mensonges qui lui permettrait de profiter d'avantages qu'elle n'aurait autrement jamais obtenus. Les avantages ou privilèges que certains d'entre nous préféreraient nier ou ignorer, mais qui existent bel et bien. Ce livre peut prendre une tournure qui indispose le lecteur, et c'est très bien ainsi.

Il y aurait bien sûr bien d'autres titres qui mériteraient d'être cités ici. Nous avons cependant cru bon de vous présenter des livres qui contrastent les uns avec les autres, comme *Up from Slavery* avec *The Underground Railroad*, *Black Like Me* avec *Vanishing Half* et *We Were Eight Years in Power* avec *Becoming*. Ces livres racontent tous une partie importante de l'histoire des Noirs, tout en se complétant.

Bonne lecture !

Black Like Me
de John Howard Griffin, 1961

**Titre français : Dans la peau
d'un Noir**



C'est un livre autobiographique relatant l'expérience d'un Blanc qui a temporairement changé la pigmentation de sa peau afin de s'intégrer parmi les communautés noires du sud des États-Unis et de mieux comprendre ce qu'elles vivaient. Ce livre est à la fois dérangeant et fascinant. Le « mot en N » règne au royaume du racisme. Il est omniprésent dans tout le livre. Il s'agit du compte-rendu de six semaines passées dans un contexte où la ségrégation fait partie du quotidien de millions de personnes noires.

BELL HOOKS

— OU LA RENAISSANCE DU FÉMINISME —

PAR ADRIENNE SAURIOL

Figure majeure de l'afrofémisme, bell hooks s'intéresse particulièrement aux relations existantes entre race, classe et genre, et à la production et la perpétuation des systèmes d'oppression et de domination se basant sur ces critères. À travers plus de 30 livres, son avant-gardisme a ouvert, par ses réflexions, de nouvelles perspectives dans les débats féministes.

PHOTO : THE BELL HOOKS INSTITUTE



Écrivaine prolifique, bell hooks est décédée le 15 décembre dernier à l'âge de 69 ans, à son domicile du Kentucky, aux États-Unis.

Gloria Jean Watkins, plus connue sous son nom de plume « bell hooks », est une intellectuelle, universitaire féministe, et militante afro-américaine.

Né en 1952 dans une famille populaire de 6 enfants. Sa mère était mère au foyer, et son père homme de ménage et concierge. Elle passe par l'école ségréguée puis va gravir les échelons en faisant un doctorat à l'Université de Californie, elle devient alors une universitaire féministe afro-américaine reconnue de par le monde.

Elle a combiné les noms de sa mère et de sa grand-mère comme pseudonyme, en lettres minuscules afin de mettre l'accent sur « *la substance des livres, et non sur qui je suis* », expliquait-elle.

Hooks commence à écrire lorsqu'apparaît dans le mouvement féministe, des mutations, marquant ainsi la fin de la 2e vague et le début de la 3e.

FIGURES DU « BLACK FEMINISM »

bell hooks théorise le « *black feminism* » mouvement féministe né aux É.-U. pendant la lutte pour les droits civiques qui associe les critiques du sexisme, du racisme et du capitalisme, car les facteurs de genre, de race et de classe sociale fonctionnent ensemble dans l'oppression quotidienne. Hooks est ainsi l'origine des idées d'intersectionnalité, concept nouveau pour l'époque (et assez mal reçu). Elle s'engage dans le mouvement féministe où elle insère les problématiques antiracistes.

NE SUIS-JE PAS UNE FEMME ? LES FEMMES NOIRES ET LE FÉMINISME

Elle a publié son premier livre, en 1981 : *Ne suis-je pas une femme ? Les femmes noires et le féminisme*, sur les problématiques de race, classe et genre au sein même du mouvement féministe : Elle y fait l'histoire du sexisme et du racisme pour montrer qu'ils conduisent à travers des institutions capitalistes et patriarcales, à dévaloriser la féminité noire (en la dénigrant et la marginalisant).

DE LA MARGE AU CENTRE : FÉMINISME ANTICAPITALISTE, INTERSECTIONNEL ET PLURALISTE

Dans son deuxième essai (1984), bell hooks critique le féminisme universaliste, caduc, car aveugle face aux différences et aux rapports de dominations de classe et de race. Considéré comme l'un de ses écrits les plus fondateurs, les apports de bell hooks sont multiples et totalement novateurs : Création d'une nouvelle **méthode** (féministe), et féminisme qui se veut désormais **inclusif** et **anticapitaliste**.

- **L'apport méthodologique** : Outre le caractère militant de bell hooks, sa philosophie se fonde également sur une critique épistémologique de l'universalisme, en utilisant le témoignage d'expériences vécues et en revalorisant le vécu personnel contre des analyses purement statistiques et quantitatives. Elle fonde donc son féminisme intersectionnel sur une critique de ce féminisme universaliste blanc des années 60's et 70's, qui parle d'une femme générique abstraite. En déconstruisant la catégorie faussement homogène de « femme » et en montrant la pluralité des expériences et des luttes féministes, bell hooks a révolutionné le milieu militant et universitaire du féminisme jusqu'alors surtout blanc et privilégié.
- **L'apport de l'inclusivité** : Hooks invite à construire une solidarité politique par le biais d'une vraie « sororité ». Pour ce faire, elle insiste sur l'importance de prendre en compte les positions de toutes femmes racisées, mais aussi d'inclure les hommes, position qui ne fait pas toujours l'unanimité dans le mouvement féministe. Selon elle, les hommes ont été éduqués à accepter l'idéologie sexiste, ils ont donc à présent la responsabilité de l'éliminer. Se débarrasser de la violence masculine en passe par la critique de la notion sexiste de « masculinité » qui fait croire qu'être un vrai homme, c'est exercer du pouvoir sur les autres. Ainsi, les hommes sont donc des alliés nécessaires du mouvement féministe révolutionnaire qui est intrinsèquement anticapitaliste.
- **L'apport de l'anticapitalisme** : L'anticapitalisme de bell hooks se fonde sur l'articulation du patriarcat et du racisme avec le capitalisme dans son ensemble. Elle critique l'idéalisation du travail salarié par le féminisme bourgeois qui a revendiqué l'accès à l'emploi pour gagner l'indépendance économique vis-à-vis du mari. Pour hooks, cette vision idéaliste du travail a été un repoussoir pour les femmes pauvres vis-à-vis du féminisme parce que pour elles, l'emploi est exploitant et déshumanisant et c'est à l'inverse la famille et la maternité qui sont valorisées.

DE LA MARGE AU CENTRE

Théorie féministe bell hooks

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR NOOMI B. GRÜSIG

Avec *De la marge au centre*, son deuxième essai paru aux États-Unis en 1984, bell hooks poursuit la réflexion initiée dans *Ne suis-je pas une femme ?* Étudiant les succès et les manquements des mouvements féministes qui ont traversé le *xx^e* siècle, elle constate l'échec de la création d'un féminisme de masse qui s'adresserait à toutes.

Elle s'attache ainsi, dans un style toujours accessible, à bouleverser les représentations habituelles de la pensée féministe majoritaire en plaçant au centre de sa réflexion les femmes noires et/ou des milieux populaires, insistant sur le besoin profond d'une approche révolutionnaire de ces questionnements.

Cet ouvrage percutant a imposé bell hooks comme l'une des voix les plus influentes et stimulantes de la scène féministe.

sorcières



DÉP. LÉG. FÉVRIER 2017
ISBN 978-2-36621-249-5
22 euros TTC France
www.cambourakis.com

On peut donc dire que le féminisme de bell hooks est bien révolutionnaire : il s'agit de penser et lutter pour une société radicalement différente, débarrassée des rapports de forces capitalistes, impérialistes et sexistes, où la famille, le monde du travail, l'organisation politique seraient radicalement différents.

Seulement, attention, le féminisme, selon hooks, ce n'est pas prendre la place des hommes blancs dominants, mais repartir de la base, changer le système de valeurs qui est (en l'état) un système de domination.

Comment les femmes peuvent-elles lutter avec leur pouvoir ? Peut-être en réfutant ce qui existe déjà, notamment par le biais de la contre-culture, de la réappropriation. Il faut que les femmes apprennent à être actives dans leurs propres représentations d'elles-mêmes.

PHOTO : KARJEAN LEVINE / GETTY



LA VOLONTÉ DE CHANGER

LES HOMMES, LA MASCULINITÉ
ET L'AMOUR

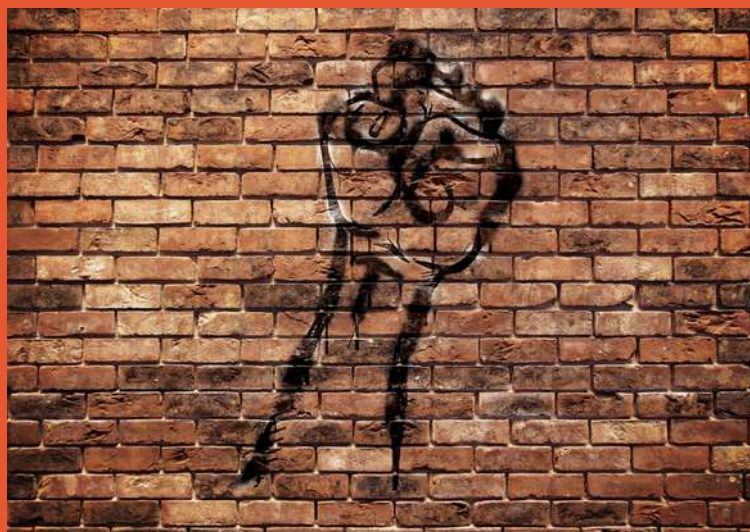
éditions divergences

Si pour beaucoup d'hommes, le féminisme est une affaire de femmes, bell hooks s'attelle ici à démontrer le contraire. La culture patriarcale, pour fabriquer de « vrais hommes », exige d'eux un sacrifice. Malgré les avantages et le rôle de premier choix dont ils bénéficient, ces derniers doivent se faire violence et violenter leurs proches pour devenir des dominants, mutilant par là-même leur vie affective. La volonté de changer est un des premiers ouvrages féministes à poser clairement la question de la masculinité. En abordant les préoccupations les plus courantes des hommes, de la peur de l'intimité au malheur amoureux, en passant par l'injonction au travail, à la virilité et à la performance sexuelle, bell hooks donne un aperçu saisissant de ce que pourrait être une masculinité libérée, donc féministe.

BELL HOOKS

L'ART DE LA RÉSISTANCE

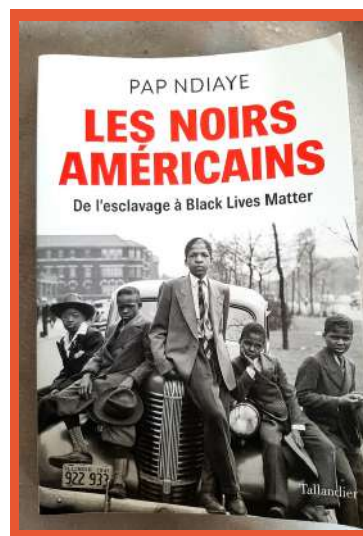
PAR CHIARA JACAZZI



L'histoire des Noirs américains a été marquée par des siècles de domination, de violence et d'injustices. Toutefois, comme Pap Ndiaye le souligne dans son dernier livre *Les Noirs américains*, ce serait une erreur de ne pas tenir compte des autres aspects de l'histoire afro-américaine, à savoir, la résistance et la résilience dont ce peuple a toujours fait preuve grâce à son agentivité, c'est-à-dire sa capacité d'agir dans toute circonstance pour réaffirmer son droit à la vie.

Les Noirs américains de Pap Ndiaye

Dans son dernier livre *Les Noirs américains* paru en octobre 2021, Pap Ndiaye se donne pour tâche de retracer les moments les plus marquants de l'histoire des Africains-Américains. L'œuvre couvre une période qui, comme l'auteur même l'indique sous le titre principal de son œuvre, s'étend de « l'esclavage à Black Lives Matter ». Cependant, l'histoire décrite par Pap Ndiaye n'est pas un simple récit chronologique visant à mettre en avant un passé de domination, de violence et de discrimination raciale ; au-delà de la souffrance et des injustices subies durant des siècles par la population afro-américaine, ce qui émerge est la capacité de ce peuple à résister et à faire preuve de courage, de résilience, et surtout, d'« agentivité ». En effet, l'auteur promeut la manière dont les Noirs d'Amérique ont été les fiers protagonistes de leur propre histoire en se montrant capables, à maintes reprises, de lier l'espoir de se réapproprier leur « droit à la vie » à la mise en œuvre de tous les moyens d'action disponibles pour réaliser leur rêve d'émancipation et de reconnaissance sociale, politique et culturelle.



L'esclavage, la ségrégation, les violences civiles et institutionnelles

À partir du XVII^e siècle, l'esclavage devient une institution majeure dans le Nouveau Monde d'un point de vue politique, économique et social. D'abord, c'est par la traite transatlantique que les Noirs d'Afrique sont amenés dans les colonies américaines en tant que mains-d'œuvre serviles. Malgré son interdiction en 1808, la traite d'esclaves continue à l'interne et à l'interrégional : les esclaves sont séparés de leurs familles et de leur entourage et forcés d'accomplir un long voyage à pied ou en bateau jusqu'aux villes marchandes près des grandes plantations du Sud. Là-bas, ils sont exposés aux yeux des possibles acheteurs et vendus au même titre qu'une simple marchandise. Pour les propriétaires terriens du Sud, la possession d'un grand nombre d'esclaves reflétait leur position sociale et contribuait à fonder leur dignité d'hommes blancs libres et leur supériorité vis-à-vis des Noirs, qu'ils jugeaient incapables de vivre dans un état autre que la servitude. Pour cette raison, tout acte de rébellion de la part d'un esclave était considéré comme une forme de « déviance psychiatrique » par rapport à la nature même de la race noire qui était censée être docile, respectueuse et obéissante envers les maîtres blancs.

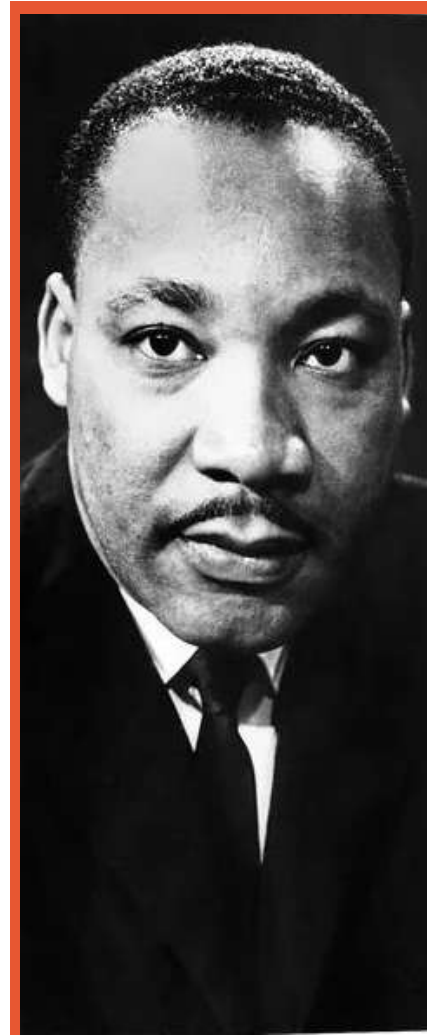
Progressivement, les États du Nord s'industrialisent et n'ont plus besoin de main-d'œuvre servile pour subvenir à leurs besoins. Dans le sud des États-Unis, au contraire, l'esclavage continue de représenter le principal système de travail. C'est pourquoi lorsque le mouvement abolitionniste prend forme au Nord, certaines personnalités politiques, dont Lincoln même, voudraient réduire progressivement le poids de l'esclavage dans l'économie des États du sud (position gradualiste) plutôt que de l'interdire soudainement en provoquant une crise qui couperait le pays en deux. Toutefois, à la suite de l'élection du président Lincoln, les États du Sud déclarent leur séparation immédiate de l'Union et, inévitablement, la guerre de Sécession éclate (1861-1865). En 1863, Lincoln signe la Proclamation d'émancipation et en 1865, le Nord sort gagnant du conflit, marquant sa victoire par la ratification du 13e amendement qui interdisait l'esclavage dans tout le pays. En 1866, le 14e amendement garantissait la citoyenneté des anciens esclaves et assurait le droit de vote pour tous les hommes ayant plus de 21 ans, suivi en 1869 par le 15e amendement qui visait à éviter toute remise en cause du droit de vote des nouveaux citoyens.

Si à la fin de la guerre la situation des Noirs américains semble désormais vouée à s'améliorer, les événements historiques qui vont suivre démontreront pourtant le contraire : l'émergence des lois de ségrégation visant à séparer physiquement, socialement et culturellement les Noirs des Blancs, les persécutions, les lynchages menés par le Ku Klux Klan et les violences policières vont exclure la population noire de tous les « privilèges » réservés aux Blancs. Au nom de cette marginalisation politique, on essaiera d'empêcher les Africains-Américains d'exercer leur droit de vote. C'est dans ce contexte de violence, de discrimination et de domination des suprématistes blancs envers la population afro-américaine que l'« art de la résistance » des Noirs d'Amérique prend toute son ampleur, se mélangeant à la vague du mouvement pour les droits civiques, puis à celle plus violente et politisée du *Black Power* et, plus récemment, animant la voix du mouvement *Black Lives Matter*.

Quand le religieux s'unit au politique : Martin Luther King et Malcolm X

La religion a joué un rôle très important dans la lutte pour l'émancipation de la population afro-américaine. Durant les siècles de l'esclavage, l'Église noire était déjà présente et réconfortait sa communauté de manière dissimulée, en organisant des réunions et des prières pendant la nuit, loin du regard des maîtres d'esclaves. C'est pourquoi elle était aussi appelée l'« Église invisible ». En outre, les actes de rébellion menés au sein des communautés esclaves étaient souvent organisés ou soutenus par les prêtres, qui, après la guerre de Sécession, devinrent de véritables guides spirituels et politiques pour les communautés africaines-américaines. C'était effectivement aux chefs des communautés religieuses noires que revenait le devoir de représenter l'ensemble des croyants face à l'autorité, et c'était toujours à eux d'éduquer les fidèles et de leur délivrer des messages chargés d'espoir et de promesse. Ce rapport à Dieu très personnel (que les prêcheurs noirs promouvaient) se reflétait aussi dans leurs sermons puissants, enrichis d'images et de métaphores tirées des récits bibliques et accompagnés de musique, de chant et de danse.

Ce n'est pas étonnant que de nombreux hommes politiques ayant contribué à l'émancipation des Africains-Américains soient, à la base, des prêcheurs ou des personnages de relief dans l'Église noire. C'est le cas, par exemple, de Martin Luther King qui a su sensibiliser le monde entier à propos de la lutte pour les droits civiques des Noirs d'Amérique en prônant la non-violence et la résistance civile (manifestations, marches, *sit-in*, boycottages, *Freedom rides*, etc.) pour se faire entendre et obtenir des résultats législatifs, juridico-politiques et sociaux. Grâce à la puissance rhétorique et au lyrisme de ses discours, dont le plus connu est certainement *I have a dream*, Martin Luther King a su donner une nouvelle visibilité aux revendications des Afro-Américains et, en particulier, à celles des esclaves noirs du sud des États-Unis, aussi grâce à l'attention qu'il sut porter à la couverture médiatique. Au cours de son long combat, King fut emprisonné plusieurs fois et, lorsqu'il fut assassiné en 1968, il demeurait convaincu que la démocratie américaine aurait fini par reconnaître l'égalité des droits, y compris ceux des Africains-Américains, au nom de son universalisme déclaré.



Plus radical en comparaison à King, mais aussi très important dans la lutte pour les droits civiques des Noirs, Malcolm X est un personnage assez controversé, dont l'histoire personnelle le rendait plus proche des jeunes afro-américains issus des ghettos des grandes villes du Nord. Après avoir passé dix ans en prison pour vol et avoir intégré une secte religieuse islamique à caractère nationaliste noir, il va finalement se rapprocher du Black Panther Party et de la mouvance du Black Power. Se sentant lui-même un citoyen du monde, il affirmait la nécessité pour tous les Noirs de s'unir, de reconnaître leur valeur culturelle, historique et sociale et de lutter contre la domination des suprématistes blancs en recourant à tous les moyens disponibles, y compris la violence et les armes si nécessaire, mais aussi à travers, par exemple, d'un usage plus stratégique du vote électoral.

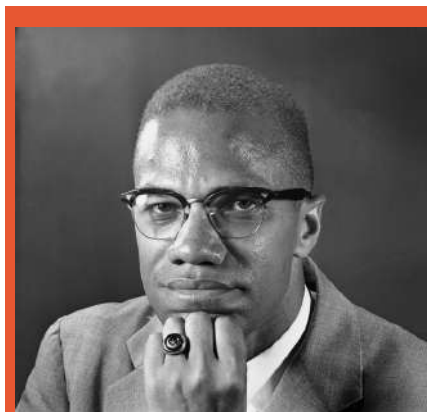


PHOTO : VICTOR BOYNTON

Le rôle de l'art, de la musique et de la culture

Malgré leur situation malheureuse, les esclaves afro-américains du Sud ne renoncèrent jamais à leurs idéaux et luttèrent, à leur manière et dans les limites imposées à leur condition, contre le système esclavagiste. C'est dans cette perspective, en tant que mode d'expression sublimé de résistance et de résilience, qu'il faut considérer la naissance de nouvelles formes musicales telles que le jazz, le blues, le soul, le gospel ou encore les spirituals. Notamment, nombreux seront les chants et les musiques qui dénonceront la condition des esclaves en Amérique : du gospel *We Shall overcome* interprété par Mahalia Jackson jusqu'à *Say it Loud - I'm Black and I'm proud* de James Brown ou encore, à *Black Parade* de Beyoncé.

L'importance d'une nouvelle prise de conscience par la population afro-américaine de leur histoire, culture et traditions s'affirme avec la fondation par Marcus Garvey de l'Universal Negro Improvement Association (UNIA) en 1917, qui soutenait un certain panafricanisme et faisait de la « *blackness* », le fait d'être noir, un sujet de fierté pour les Africains-Américains. Malgré le déclin de l'organisation, ses ex-membres ont continué à diffuser des savoirs militants et intellectuels de génération en génération. Ensuite, dans les années 1960, une série d'émeutes éclatent simultanément dans une centaine de villes américaines, s'inscrivant dans la mouvance du Black Power et préparant la fondation du Black Panther Party for Self-Defense en 1966. Ce dernier promouvait la nécessité de se regrouper en bandes armées pour garantir la protection des Noirs des ghettos face aux violences policières. En particulier, la mouvance du Black Power eut un grand impact culturel grâce à la revalorisation de concepts tels que la « *blackness* » et le « *black is beautiful* » (le noir est beau) qui donnèrent lieu à la naissance d'une nouvelle esthétique noire, s'accompagnant d'une véritable transformation multiculturelle au sein de la société américaine.

Récemment, le surgissement soudain du mouvement Black Lives Matter en 2013 a montré que la lutte pour les droits civiques n'est pas encore achevée. Tout de même, cette manifestation universelle de solidarité, réunissant tous ceux et celles qui se battent individuellement et collectivement pour l'affirmation des droits universels et civiques de l'Homme, a mis en évidence une fois de plus l'exigence de lutter pour que le droit à la vie ne redevienne jamais à être considéré comme un privilège dont certains seraient exclus. Il y aura toujours des gens prêts à discriminer et à nier les droits d'une certaine minorité ou d'un certain groupe sous prétexte de défendre leur propre statut social, politique, économique ou culturel, mais autant que des hommes et des femmes seront prêts à se battre et à faire entendre leur voix au nom des idéaux d'égalité et de liberté, il y aura manière de résister et d'agir en défense des droits imprescriptibles de l'Homme. Voilà le message qui nous est délivré, au-delà de la violence et de la souffrance, par l'histoire des Noirs d'Amérique. Ainsi, un autre symbole par excellence de cet « art de la résistance » est le poing ganté que les deux athlètes afro-américains Tommie Smith et John Carlos levèrent au ciel sous les yeux du monde entier en signe de protestation non violente contre la condition des Noirs d'Amérique sur le podium du 200 mètres des Jeux olympiques de Mexico en 1968.



La mode et la beauté, des
univers de créativité

KARA ANTOINE



PHOTO : KIROS IMAGES



Un rayon de soleil éclatant

PAR ANGÉLIQUE MARGUERITE BERTHE DIENE

Qui es-tu ? Dis-nous tout...

Karine pour les intimes, Kara devant la caméra... Une jeune femme qui développe un intérêt pour les arts depuis son tout jeune âge. Le nom *Kara* fait référence au mot « carat », la valeur d'or donnée à un bijou. C'est aussi une idée trouvée lors d'une discussion candide avec un ami dans un autobus. Merci Manuel ! (sourire)

Je suis née au Québec et je suis d'origine haïtienne. Je suis mannequin, actrice et animatrice d'événements.

Un peu sur mon histoire personnelle...

Avec ma famille, nous faisons le va-et-vient entre Haïti et le Canada et j'ai reçu mon éducation dans les deux pays. C'est à partir de mon secondaire 1 que mes parents ont décidé que nous resterions au Canada pour de bon. J'aimais beaucoup ce pays qui était notre destination pour les vacances estivales, mais mon adaptation scolaire a été très difficile. Mes notes chutaient ; j'avais de la difficulté à me faire des ami.e.s et je me sentais très différente de mes camarades de classe. Je m'exprimais et me comportais différemment et par conséquent, j'étais souvent mise à l'écart. Tandis qu'en Haïti, j'étais plutôt une bonne élève, la présidente de plusieurs comités, la référence en matière de danse et une personne entourée de merveilleux ami.e.s. Les premières années ont été très bouleversantes.

Sortir de mon cocon et contrôler ma timidité ont été possibles grâce aux arts de la scène !

J'ai toujours aimé danser, chanter, faire des poses, plonger dans mes livres et films préférés et m'imaginer à la place des personnages.

Comment es-tu devenue mannequin et modèle photo ? Raconte-nous ta première expérience !

J'ai participé à mon premier défilé en 2012 à la salle Bain Mathieu. Depuis, je n'ai jamais arrêté. J'ai défilé pour plusieurs merveilleux créateurs d'ici et d'ailleurs pour des événements tels que *Défilons Vert*, *Caribbean Fashion Week*, *Rip The Runway*, La Semaine de Mode de Montréal, etc. Un de mes mentor.e.s et amie Dawn Ross fait partie des personnes qui m'ont le plus encouragée et soutenue dans cette direction. Grâce à elle, il n'y avait pas un défilé dans la communauté caribéenne auquel je ne participais pas. J'ai aussi eu la chance de rencontrer et d'avoir comme coach durant quelques semaines, un des directeurs artistiques les plus populaires de Trinidad et Tobago et juge dans l'émission *Caribbean Next Top Model*, Richard Young.

Avec mon expérience et cette grande visibilité, j'ai pu me faire connaître auprès de plusieurs photographes et entrepreneur.e.s et établir des relations avec ces dernier.e.s au fil des années. J'aime beaucoup me faire prendre en photo, j'entends déjà certain.e.s dire que c'est de la vanité ! Je vois le tout comme une belle forme d'expression artistique avec le regard qui dit tout, le sourire qui illumine, les membres qui sont placés aux bons endroits, le tout dans un décor enchanteur... je pourrais faire ça toute la journée ! On peut exprimer pas mal de choses à travers une photographie.

Qu'est-ce qui a changé dans ta vie personnelle depuis que tu exerces ce métier ?

La confiance en soi que l'on acquiert en pratiquant ce métier est indéniable. Ce n'était pas toujours rose à la maison. J'avais développé une peur de m'exprimer et de m'assumer. Aujourd'hui, je ne ressens plus cette peur. Je prends ma place, je suis passionnée et je me sens bien dans ma peau. Certain.e.s vont faire du sport pour se défouler, tandis que, pour moi, pratiquer pour une pièce de théâtre, créer un sketch ou faire ma « Tyra Banks », c'est mon adrénaline, mon sport !

L'art a été pour moi une source de réconfort, un *safe space*. Et ça l'est encore.

Tu es aussi actrice. Comment en es-tu arrivée là ?

Depuis que je suis petite, je sais que je veux être actrice/comédienne. Je suis une vraie cinéphile ; j'adore analyser les scènes de films et le jeu des personnages. Plus jeune, je m'imaginai dans la peau de ces personnages que je voyais à la télévision et je m'amusais à les imiter. Le domaine dans lequel je me voyais baigner n'était pas accueilli à bras ouverts par mes parents alors je me forçais à aller à l'école, j'essayais de nouveaux cours tout en ne sachant jamais réellement où me diriger et ce que j'avais envie de faire d'autre dans ma vie. Cela ne veut pas dire que je n'avais pas d'autres intérêts ou que j'étais nulle à l'école (à part en maths ! rires), mais simplement que je ne me sentais pas assez stimulée ! Je suis une fille de terrain dynamique et extravertie. Il faut que ça se passe *live* !

Au Cégep, je prenais l'option Art dramatique dès que j'en avais l'opportunité et je participais à toutes les productions de mon école. La piqûre ne m'avait jamais lâchée durant mon parcours scolaire. Ce n'est qu'à partir de l'année 2020 que j'ai réellement commencé à prendre le métier d'actrice au sérieux. Je me suis trouvé un agent, j'ai pris des formations et participé à des stages et, pour dire vrai, ce n'est pas aussi simple de rentrer dans le milieu.

Aujourd'hui, je fais encore face à beaucoup d'obstacles et oui, il m'arrive d'être découragée et de vouloir abandonner. Mais, comme me dit souvent mon petit frère que j'aime tant ou comme me disait mon défunt ami et grand fan Don Karnage : « Kara, tu ne peux pas lâcher maintenant... Ne lâche surtout pas ! Souvent, c'est dès que l'on est tout près du but que l'on finit par abandonner. » Malgré ces obstacles, je peux dire que je suis très fière de moi et de ce que j'ai accompli jusqu'à présent.



PHOTO : KIROS IMAGES

PHOTOS : KARA ANTOINE





Peux-tu nous parler des derniers projets sur lesquels tu as travaillé ?

En termes de télé et cinéma, vous ne me verrez pas pour l'instant sur votre écran, mais j'ai confiance en ma bonne étoile. Ce n'est qu'une question de temps.

Durant mon parcours, j'ai eu la chance et l'honneur de travailler avec le réalisateur américain Lee Daniels sur le plateau du film *Billie Holliday* sorti en février 2021. Bien que la scène dans laquelle j'effectuais une action n'a pas été ajoutée au plan, je garderai précieusement ce beau souvenir d'avoir été dirigée par Lee Daniels !

J'ai, à mon actif, plusieurs courts-métrages sur le web, dont un projet récemment sorti et réalisé par Elena Stoodley. C'est une revue humoristique qui se nomme *CHÉKÉ 2021*, qui est disponible sur YouTube depuis février 2022 et qui nous rappelle la célèbre émission québécoise annuelle *Le Bye Bye*.

Dans *CHÉKÉ 2021*, l'interprétation des sketches y est exécutée par des acteur.rice.s et personnalités majoritairement noir.e.s et on touche à divers stéréotypes auxquels nous pouvons relater. Cette année, j'ai obtenu un contrat long terme avec AlloProf pour la narration en anglais d'ateliers éducatifs pour des étudiant.e.s ayant besoin d'un coup de pouce. C'est un projet qui me rend très fière, car il me permet d'apporter mon aide d'une certaine manière à autrui en usant de ma personnalité dynamique.

Mon plus gros contrat de voix hors champ a été avec le client Indeed, l'un des sites de recherche d'emploi les plus utilisés à travers le monde.

En ce moment, je suis très sollicitée pour des campagnes photos et publicités, que ce soit pour de petites entreprises comme le salon de coiffure *As God Made Me* situé à Montréal ou des grosses compagnies comme *Desjardins*.



PHOTO : KARA ANTOINE



PHOTO : FLAMM'ELLE STUDIO

Si on te dit, être une actrice noire dans l'histoire du cinéma québécois. Que diras-tu ? Comment gères-tu le stress et la pression, mais aussi l'aspect d'être une femme noire dans certains milieux, artistiques notamment, pas faciles ? Quelle est ta vision de ces milieux ?

Je pense qu'il y a une ouverture, aujourd'hui, qu'il y avait peut-être moins auparavant. Cependant, j'ai cette impression que lorsqu'il y a un rôle à donner à un.e acteur.rice noir.e, ce sont toujours les mêmes qui sont appelé.e.s, ce sont toujours les mêmes visages que l'on voit. Cela donne l'impression qu'il n'existe pas d'autres acteur.rice.s qui peuvent faire la *job* alors que nous sommes plusieurs à auditionner, à vouloir travailler. J'en connais plusieurs.

Quant à la possibilité de voir une actrice noire ou un casting majoritairement noir en tête d'affiche d'une production québécoise, je crois que ce jour est encore loin. C'est peut-être déjà arrivé et je n'ai juste pas vu de couverture médiatique par rapport à cela. Et si tel est le cas, alors c'est super !

Je ne prétends pas tout savoir ou d'avoir la solution à tout. Cependant, si nous voulons être sur la *map* plus que le temps d'un instant et pouvoir raconter nos histoires à notre manière, je pense qu'il nous faut réaliser nos projets nous-mêmes, prendre des formations ou du coaching et encourager les talents cachés à sortir de l'ombre.

Un défi auquel je faisais face à mes débuts, c'était de ne jamais savoir si je devais parler avec mon accent normal ou si je devais le changer. C'est en m'inspirant de mes pairs à la télévision que j'ai su un peu comment je devais interpréter mes personnages. Un français juste assez joual, sans accent et tu es prêt.e à rentrer dans le moule ! Si je pose la question à un.e directeur.rice de casting, iel me dira : « tu peux le faire en français normal ! ». Mais, on sait ce que ça veut dire... Habituellement, s'iels veulent un accent, iels vont le préciser dans leurs publications.

Comme je l'ai mentionné plus haut, ce n'est pas facile de rentrer dans le milieu à la base, et ce, pour n'importe quel.le comédien.ne. C'est encore moins facile pour quelqu'un comme moi, une comédienne noire, qui a commencé au bas de l'échelle sans BAC en théâtre, sans être connue des gens de l'industrie, sans être membre de l'Union des Artistes et laissez-moi vous dire que le talent est loin d'être suffisant pour percer dans ce système.

Plusieurs de mes mentor.e.s et coachs qui ont des dizaines, vingtaines d'années d'expérience dans le domaine m'ont affirmé que le talent à lui seul n'est pas assez pour réussir à la télé.

Justement, au-delà du talent, que faut-il pour travailler dans ce secteur ?

Il faut être prêt à défoncer des portes, avoir la bonne attitude, travailler constamment son jeu et surtout ne pas attendre après les opportunités. Il faut les créer soi-même. Oh et manifester. Je crois beaucoup en ça. Il faut avoir une carapace de fer et savoir essuyer les refus avec grâce. Faire appel à un coach ne peut qu'être bénéfique !

Je pense aussi qu'il faut ouvrir ses horizons et sortir du pays. Il n'y a pas qu'au Québec qu'il est possible de faire du cinéma.

Ce qui représente un défi, c'est que pour avoir accès aux rôles parlés dans une pub ou un film ou même faire du doublage, l'adhésion à l'Union des Artistes est requise. Et pour ce faire, il faut avoir complété son BAC en Théâtre ou avoir accumulé des crédits en faisant de la figuration ou une pub ou avoir monté un spectacle de A à Z ou encore obtenir un rôle parlé de plusieurs jours sur une production. Et même après avoir réussi à devenir membre, ça ne garantit pas de trouver du travail. Cependant, être choisie pour un projet de l'Union des Artistes, ça en vaut vraiment la peine ! Pour ma part, lorsque le choix se porte sur moi, je suis contente parce que ça me rapproche de mon objectif et c'est souvent pour une compagnie ou sur une production importante. Quoi qu'il en soit, je me sens privilégiée de pouvoir travailler dans le domaine que j'aime, et ce, même si c'est sur des projets « non-union ».

Un fait que je ne peux passer sous silence est le support moral de l'entourage. Avoir des gens qui croient en toi et qui te soutiennent dans tout ce que tu entreprends est un grand facteur de réussite dans ce métier. Je suis reconnaissante pour les précieux ami.e.s et membres de ma famille qui me supportent à 100 %

“
**Quant à la possibilité de voir une actrice
noire ou un casting majoritairement noir en
tête d'affiche d'une production québécoise,
je crois que ce jour est encore loin.**



PHOTO : KARA ANTOINE

Tu ne chômes vraiment pas. Tu parlais précédemment d'AlloProf et nous avons aimé t'écouter en te voyant sur ses pages sociales. Comment es-tu devenue spécialiste en narration/voix hors champ ?

En effet ! 2022 est vraiment mon année ! J'ai vu une publication sur Facebook dans laquelle étaient recherché.e.s des acteur.rice.s capables de lire et ce, pour des capsules filmées, des textes éducatifs destinés à des étudiant.e.s anglophones sur un téléprompteur. J'ai auditionné et j'ai été engagée !

C'est aussi ça le métier d'acteur. C'est tout un univers qui donne accès à une variété de possibilités.

Hormis l'interprétation d'un personnage dans une série, je peux faire de la voix ou de la publicité, créer des contenus pour une marque, être la protagoniste d'un vidéoclip, etc.

Comment développes-tu une voix pour un personnage ou un projet ?

Beaucoup croient qu'être acteur.rice est chose aisée. Tu dis tes deux lignes et c'est fini ! Nah, c'est plus que ça. Dans le cas de la voix hors-champ, par exemple, je dois faire en sorte que ma voix soit en forme. Disons que je n'irai pas chanter dans un karaoké ou crier dans un concert juste avant une audition ou un contrat. Si je fais ça je suis *chiré* ! (Rires)

Je lis et relis les indications qui me sont données. Je pratique à plusieurs reprises dans le ton demandé puis je vais m'enregistrer au studio. Dans ce dernier, j'ai toujours une bouteille d'eau avec moi. C'est un des trucs que ma formatrice m'a donnés parce qu'au fur et à mesure, la bouche commence à devenir pâteuse. Un autre truc qui m'aide, c'est de performer pieds nus. Ça me calme et je me sens moins rigide.

Je suis très exigeante envers moi-même. Je n'envoie pas de produit final si je ne suis pas totalement satisfaite. Il peut m'arriver de faire beaucoup de répétitions avant d'avoir la bonne *take*.

Une autre chose de moi, c'est que je ne crains pas de répéter autant de fois qu'il faudra. J'adore mon travail !

Que prônes-tu à travers tes activités artistiques et autres ? Défends-tu des combats, exprimes-tu des revendications par le choix de tes rôles ?

Je ne dirais pas que j'exprime des revendications à travers le choix de mes rôles, mais je suis et resterai une fervente admiratrice de la femme noire, de sa beauté, de ses forces, de son intelligence. Car, nous sommes littéralement capables d'accomplir quoi ce soit. J'essaie de prôner la confiance en soi et l'estime de soi autour de moi par la positivité et la bonne humeur.



As-tu une muse ou une icône dont tu t'inspires ?

J'en ai plein ! Pour n'en nommer que quelques-unes, je citerai des actrices comme Viola Davis, Lupita N'Yongo, Angela Bassett, Issa Rae, Zoe Saldana, Taraji P. Henson, Michelle Obama... « Fanm ki pa manje anyen ki frèt ! » (« Des femmes qui ne se laissent pas faire » en créole) que ce soit à l'écran ou dans la vraie vie... J'admire aussi les personnes qui vivent pour elles et non pour les autres et qui mordent dans la vie à pleines dents. Ça m'inspire !

Sinon, c'est quoi ta vie hors des caméras ?

Je reste une femme pleine de vie qui sort avec ses amis, passe du temps en famille, s'installe devant une bonne série Netflix, fait un peu de lecture, fait ses *to-do list*, met de la musique, danse et chante à tue-tête.

As-tu des projets ou des souhaits prévus dans un avenir proche ?

Pas de projets de grande envergure. Toutefois, je continue de ne pas chômer, c'est sûr !

J'aimerais voir mes frères et sœurs continuer de briller dans le domaine et je me souhaite d'obtenir mon premier rôle cette année !



PHOTOS : KARIN BENEDICT



PAULINA MANUEL NZINGA

fondatrice de Massaizoubeauty54

PAR ANDREA MAFUTA

Paulina Manuel NZINGA
âgée de 34 ans,
fondatrice de la boutique
massaizoubeauty54.com,
après avoir travaillé pour
plusieurs entreprises
comme dessinatrice-
projeteuse en électricité ,
elle a décidé de quitter sa
profession afin de se
consacrer à
l'entrepreneuriat.



Qui se cache derrière Massaizoubauty54 ?

Âgée de 34 ans, Paulina Manuel Nzinga est devenue la fondatrice de la boutique Massaizoubauty54 après avoir travaillé pour plusieurs entreprises comme Veolia, SPIE, Vince, Rte, Derichebourg et d'autres, en tant que dessinatrice-projeteuse en électricité. Elle a donc décidé de quitter sa profession afin de se consacrer à l'entrepreneuriat.



Un parcours assez atypique

Issue d'un parcours assez atypique, Paulina Manuel Nzinga a fait ses premiers pas dans le monde du travail en tant que femme de ménage, femme de chambre, serveuse avant de poursuivre ses études supérieures qu'elle avait arrêtées durant trois ans. Elle a repris un BTS en alternance, mais elle avait, auparavant, obtenu un Brevet d'étude professionnelle (BEP) et un baccalauréat en électrotechnique. Après son Brevet de Technicien supérieur (BTS), elle a poursuivi ses études dans le but d'obtenir une licence en électrotechnique en alternance au Conservatoire des arts et métiers (CNAM).

Toutes ces étapes ont été faites dans le but de pouvoir travailler en tant que dessinatrice-projeteuse en électrotechnique dans les différentes entreprises citées ci-dessus.



Une passion transformée en profession

Étant donné que nous sommes dans ce monde physique pour expérimenter la vie, Paulina dit : « Je n'ai pas de passion au sens propre du terme et de la définition donnée ». Mais selon sa propre pensée, sa passion consiste à faire comprendre aux peuples africains qu'il est temps qu'ils retournent à la source. Ce n'est qu'à partir de là que ces peuples pourront retrouver leur dignité, une dignité qui a été bafouée depuis des siècles au nom des idéologies portées par d'autres peuples.

Paulina espère pouvoir terminer cette passion avant sa prochaine réincarnation dans un nouveau corps.

Une entreprise avec des produits faits à la main

Massaizoubeauty54 est une boutique en ligne de bijoux ethniques africains, mais, plus globalement, de produits africains 100 % fait main.

Massaizoubeauty54 a pour but de promouvoir les artisans africains, quels que soient leur savoir-faire et leur type de réalisation au niveau international. Mais, le but principal de la boutique est de faire comprendre aux peuples que les savoir-faire ne se limitent pas au wax ni aux tissus. Ce qu'ils ont appelé habits européens, les ancêtres de Paulina le faisaient déjà, alors qu'eux-mêmes ne possèdent ni coton, ni or, ni diamants, ni même de cuivre sur leurs terres. En somme, elle conclut par ceci : « Apprenons qui nous sommes et qui nous étions auparavant afin d'éviter ce genre de piège ».



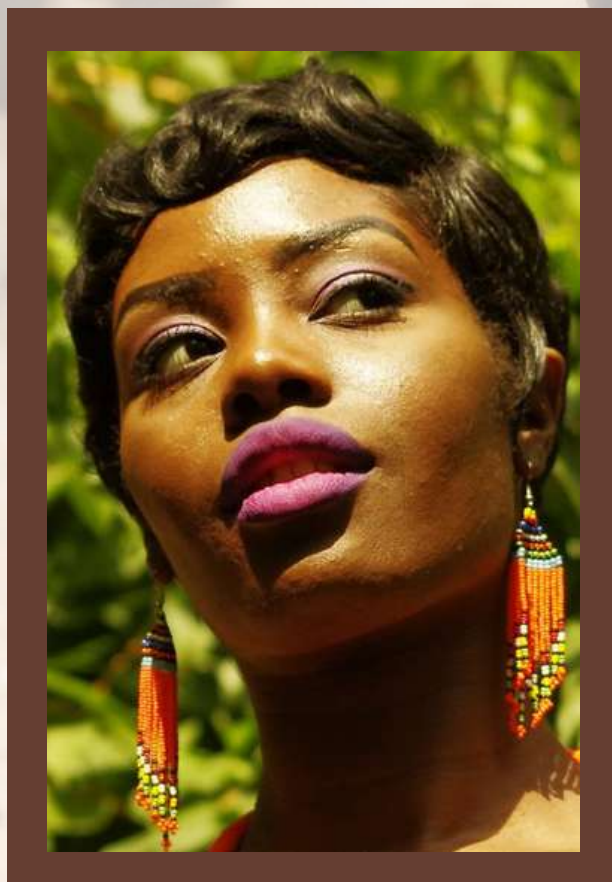
L'histoire derrière cette entreprise

L'histoire de Massaizoubeauty54 est une histoire d'amour... et, en même temps, de rencontres.

La boutique est un besoin vital de ne pas seulement être, mais aussi de faire, de s'engager et non de perdre de vue d'autres réalités face à son vécu occidental. Ce vécu implique des objets, des savoir-faire, des cultures, des arts, des quotidiens d'hommes et de femmes, etc.

Qu'à cela ne tienne, étant passionnée par les voyages, surtout en Afrique, et les rencontres inattendues pétries de découvertes culturelles et humaines, Paulina a cette chance inconsciente de générer une empathie immédiate : « Je suis volontaire et curieuse ». Elle a la fièvre de celles et ceux animé.e.s par la passion de la ligne, de l'épure, de la matière brute et a l'attention de celles et ceux qui connaissent la réalité quotidienne des artisan.e.s, principalement les artisan.e.s africain.e.s ; celles et ceux qui mesurent la complexité et la lourdeur de leur travail et qui reconnaissent également le véritable talent d'artistes de certain.e.s. « Je ne suis pas dans la nostalgie du passé, mais dans une ardente défense de ce qu'il fut et de ce qu'il en reste » dit-elle.

Au début, elle voulait simplement découvrir la véritable culture africaine, jusqu'à ce qu'elle achète une paire de sandales massaï en perles en 2017.



Après son l'obtention, les choses se sont éclaircies ; elle ne sera plus dessinatrice en électricité, mais amoureuse des objets et de l'artisanat africain et, mesurant leur évidente et possible disparition, elle se lance dans l'aventure de la création à travers Massaizoubeauty54©.

Sa marque est déposée le 8 octobre 2018. Massaizoubeauty54 est née grâce à l'amour qu'elle a pour son peuple et son beau continent africain. Enfant de cette belle Afrique, anciennement appelé Kama, elle se sent donc responsable de devoir mettre en avant ce qu'elle a à offrir.



Le message véhiculé

Connaissant sa mission sur ce monde physique, Paulina souhaite véhiculer son propre message sur sa compréhension du monde et de la matrice dans laquelle nous vivons. En tant que mère ou père de l'humanité, il est du devoir de chacun.e de respecter son environnement, car nous risquons de détruire davantage le seul élément qui nous permet de vivre dans ce monde physique : la nature. Bien sûr, pour cela, il est important que les peuples africains puissent retourner à leurs racines, en se réappropriant leur patrimoine culturel et historique. En effet, un peuple sans histoire, c'est comme un arbre sans racine, il risque de ne pas grandir.



PHOTOS : MASSAIZOUBEAUTY54





DAMIEN AJAVON, L'INGÉNIOSITÉ PERSONNIFIÉE

Né en France et d'origine sénégaloto-golaise, Damien Ajavon a voué tout son talent artistique au textile. Son travail consiste à explorer les différentes manières de manipuler les fibres : nouage, tressage, tissage, emmêlage, ... Les possibilités sont multiples et Damien sait les mettre en valeur tout comme son héritage culturel.

PAR MALIK CHALABI

PHOTO : MIKE DHONDT

ÉBÈNE NUMÉRO | 90

Damien Ajavon est un artiste textile français d'origine sénégaloto-golaise. Son travail consiste à explorer les différentes méthodes par lesquelles les fibres textiles peuvent être manipulées à la main, que ce soit nouées, tressées, emmêlées et tissées. Toutes ses inspirations et ses nouvelles créations peuvent être consultées sur ces réseaux, notamment sur son compte Instagram : [@damien.a.a](#) et sur son [site web](#).

Dans la vie de tous les jours, Damien Ajavon ne se considère pas comme étant un artiste à part entière, pour l'unique raison qu'il n'avait pas un don pour le dessin. Après de nombreux essais dans le monde artistique, il connaît ses forces et ses faiblesses. Concernant ses forces, la plus importante est la créativité dont il fait preuve dans tous ses projets. Reconnu pour ses œuvres originales, il est aussi une figure d'inspiration pour la communauté queer. Communauté à laquelle il n'a jamais caché son appartenance.



PHOTO : DAMIEN AJAVON

PHOTOS : AOKPALAD



Ses œuvres sont exceptionnelles et propres à l'artiste lui-même, surtout grâce à la manière dont les éléments sont modelés et agencés. Son objectif ultime est de connaître et explorer toutes les possibilités de modification et de transformation dont le tissu peut être sujet.

Lors d'un podcast tenu et retranscrit, il explique avec moult détails sa façon de travailler, ses inspirations et nous éclaire sur l'impact des matériaux utilisés dans ses créations.

Le tissage et le tricot sont les disciplines favorites de Damien. Ces deux disciplines étaient des métiers répandus depuis des milliers d'années, dans de nombreuses cultures à travers le monde entier. Son travail mêlant le passé et le présent se situe ainsi entre la modernité et le style classique. En ajoutant à cela son génie, nous obtenons des œuvres uniques. La créativité de Damien Ajavon s'inspire beaucoup de son héritage. Ce faisant, il met en valeur les enseignements de sa mère sur les cultures africaines et réalise des œuvres artistiques en l'honneur de l'apprentissage et du lien intergénérationnels.



PHOTO : MALLORY LOWE MPOKA

Damien confère à ses techniques un caractère contemporain, en créant non seulement de l'art textile, mais également son propre fil pour certaines pièces. Cela signifie qu'il crée non seulement l'objet, mais aussi le matériel. Damien allie ainsi des techniques historiques et de manipulation ludique avec des matériaux contemporains qui ne sont habituellement pas utilisés pour le tissage. Il utilise, par exemple, divers types de cordes qui sont généralement préparées pour les foyers canadiens.

Actuellement, Damien Ajavon travaille sur plusieurs projets, plus particulièrement sur l'obtention de son master en Arts et Artisanat qu'il effectue à Oslo. Malgré son jeune âge, ses ambitions sont claires et il sait où il va. Son vécu et sa décision de vivre sa vie comme il l'entend se traduisent dans ses créations.



PHOTOS : DAMIEN AJAVON



Au cœur du monde
cinématographique



Rencontre
avec
NÉHÉMIE LEMAL
PHOTOGRAPHE ET CINÉASTE FRANÇAISE

PAR JANAINA DE OLIVEIRA

Après quelques échanges de courriels avec Néhémie, nous parvenons à trouver un créneau qui nous convienne à toutes les deux, malgré les différents fuseaux horaires. Nous comprenons rapidement que Néhémie vit à 200 km/h ! Cette fougue et cette ferveur que nous avons senties à travers nos communications électroniques, se sont concrétisées dès les premières secondes de notre entretien.

Qui est-elle, personnellement et professionnellement ?

« Je m'appelle Néhémie Lemal, j'ai vingt-quatre ans. Je viens du sud de la France, à côté de Marseille : Saint-Cyr-sur-Mer, j'ai grandi là-bas. Je suis haïtienne, j'ai été adoptée. J'ai fait une école de cinéma, obtenu un Bac littéraire, étudié en faculté en communication. Je viens vraiment du Sud, je m'identifie comme cela. J'ai ensuite été à la CinéFabrique de Lyon qui est une école publique de cinéma gratuite et plutôt sélective. Je me suis inscrite dans la section image. Initialement, j'étais Cheffe op' (chef opérateur), je le suis toujours d'ailleurs, c'est ce qui me permet de vivre. J'ai donc fait trois ans à la CinéFabrique, j'ai fait beaucoup de tournages, grâce à quoi je me suis m'améliorée en photographie, parce que, oui, j'en faisais depuis mes quatorze ans.

J'ai fait une série de photos qui a bien marché, l'année dernière et qui s'appelle « La jeunesse lyonnaise ». Suite à cela, j'ai eu l'opportunité d'avoir plusieurs emplois différents, par exemple pour Afrodyssée, qui est un magazine suisse. Ma notoriété s'est aussi faite grâce à mon court-métrage *On ne peut plus rien dire*, qui a été montré à l'international et qui est même étudié à la Sorbonne, à Paris, où l'on me demande parfois d'être présente pour des débats ».

Néhémie est donc connue aussi bien pour ses clichés de qualité qui transmettent avec précision l'émotion vécue par les personnes photographiées que pour ses productions cinématographiques engagées. En effet, *On ne peut plus rien dire* est créé à la suite d'épisodes racistes liés à sa coupe de cheveux afro que l'artiste vit en France, notamment dans la rue: « On me tirait les cheveux, j'étais arrêtée par la police. C'était partout, partout en France. Les gens aiment bien dire qu'à Paris, le racisme n'existe pas. Mais, il y a encore trois ans, on me prenait en photo, les gens étaient choqués. On dit que Paris est la capitale de la mode, mais c'est la capitale de la mode blanche ».

Elle souligne le nombre important de Chef.fe.s op' qui ne savent pas filmer les peaux noires et qui ne savent pas les mettre en valeur. Elle partage plusieurs situations de réalisateur.rice.s qui ont refusé de mettre en lumière des femmes noires dans leur production. Néhémie ajoute que malgré une certaine évolution sur le plan cinématographique français en lien avec l'image de la femme noire, cette dernière n'est représentée que partiellement. En effet, il est rare de voir, dans une production française, une femme noire ayant des traits propres à la communauté noire. Néhémie précise que l'élément souvent rédhibitoire est le nez, considéré encore comme trop épâté.



Selon elle, quelle place ont les femmes noires dans le monde artistique, aujourd'hui ?

« Puisqu'on est beaucoup en freelance, on nous met un prix. Toute la vision qu'on a des personnes noires, de l'esclavage, ressurgit, tu as l'impression que tu ne vauds rien. Moi, je m'y oppose, je dis non et du coup on dit de moi que je suis méchante. Mais je mérite mon argent, je mérite ma paye. Dans ce milieu, lorsqu'on me déteste, on me rabaisse vraiment et on me dit des choses horribles. À l'inverse, on dit de moi que je suis extraordinaire, lorsque l'on m'apprécie. Il n'y a pas d'entre-deux ». Elle partage son indignation par rapport au manque de reconnaissance du travail des femmes noires dans le milieu du cinéma. Elle aborde aussi la question du genre qui met en exergue l'acceptation un peu plus simplifiée des hommes noirs de par leur réputation d'individus virils et leur symbolique d'exotisme, contrairement aux femmes noires et à certains hommes noirs qui n'entrent pas dans cette case.

Néhémie ajoute que l'embourgeoisement du milieu cinématographique est réellement problématique. En effet, certaines productions boycottent ou ne donnent pas d'attention aux artistes qui n'ont pas de budget. Aussi, sa grande attachée au sud de la France est liée à la discrimination qu'elle a subie. Étant de la campagne, Néhémie a dû se battre pour justifier de ses compétences et faire entendre les histoires qu'elle avait à raconter à travers son art. Elle est, encore aujourd'hui, choquée de l'appropriation culturelle de certaines boîtes de production qui refusent de collaborer avec des artistes noir.e.s, mais qui s'inspirent, voire volent, la créativité du cinéma *underground* noir qui n'a que très peu de financement.

Quels conseils donnerait-elle à une personne qui souhaite se lancer dans le domaine de la photo ou de la vidéo ?

« Il ne faut jamais ni s'arrêter ni baisser les bras, malgré le boycottage et le mépris. Il ne faut pas lâcher et les vécus, le sien ou celui des autres, sont à utiliser : toutes les histoires valent la peine ! Travailler sans cesse est la clé, produire avec n'importe quel matériel est important ». Elle évoque aussi l'aspect essentiel de garder auprès de soi de vrai.e.s ami.e.s.

« Ceux et celles qui sont là dès le départ et qui savent nous soutenir dans les moments difficiles. Ceux et celles qui savent donner des retours bienveillants sur notre travail pour nous aider à progresser. Ce sont eux et elles la vraie richesse et l'authenticité dont un artiste a besoin ». Elle évoque, d'ailleurs, *Black Love Feed*, une page Instagram qui l'a beaucoup soutenue et qui a aidé à l'envol de « La jeunesse lyonnaise ». Et pour terminer, elle met en évidence l'importance de ne pas se laisser démonter face à l'industrie de l'argent et qu'il faut trouver sa façon de faire du cinéma et y rester fidèle. C'est un milieu incertain dans lequel on n'est jamais vraiment totalement installé, il faut aller à l'essentiel, trouver son chemin et son style.

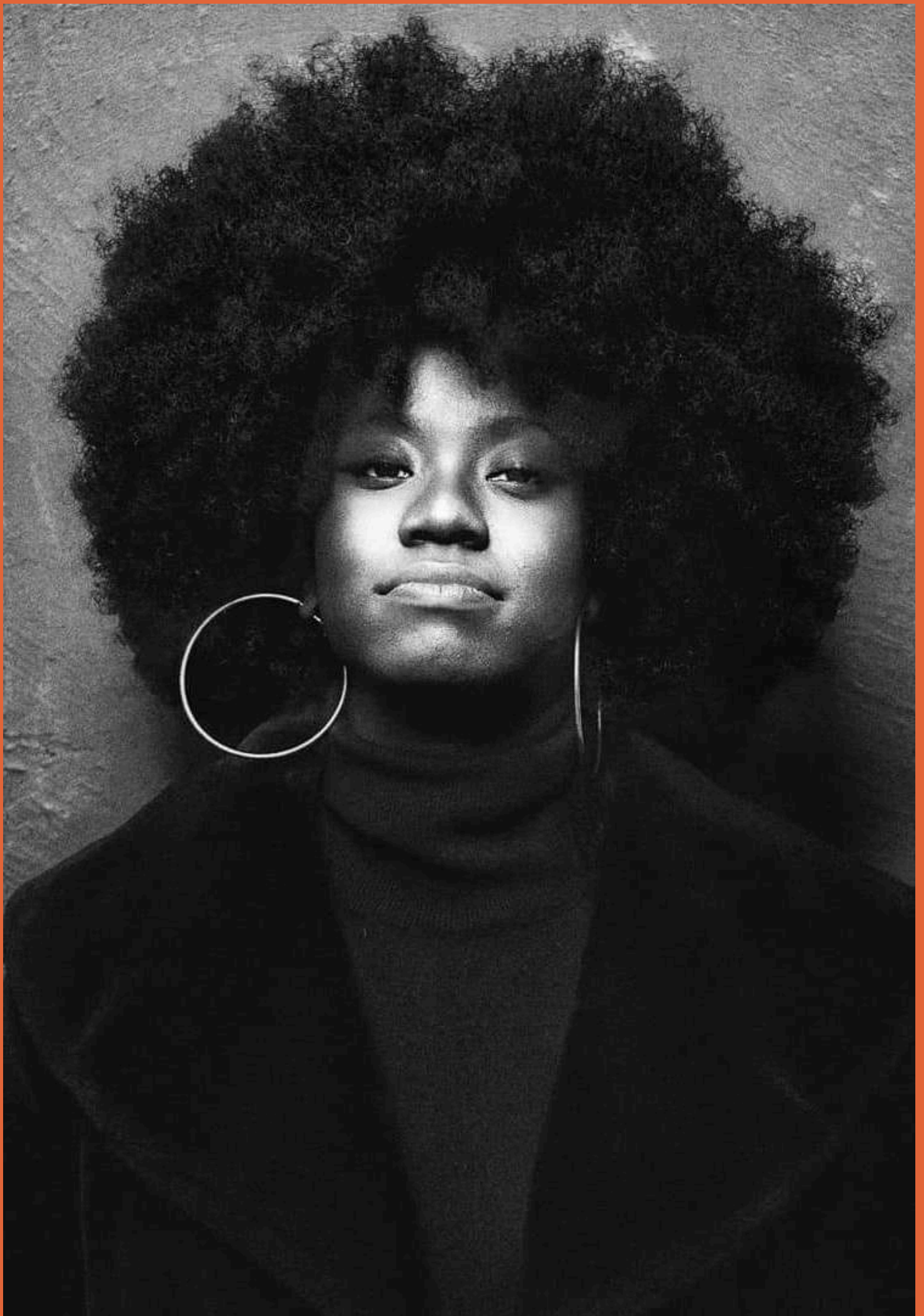




Néhémie Lemal est une artiste passionnée et engagée, son art est nécessaire. Elle a récemment fini de tourner un long-métrage documentaire pour lequel elle a filmé des ami.e.s d'enfance pendant trois ans, dans leur quotidien. Elle en a été la Cheffe Op', s'est auto-produite et est allée chercher les fonds. Cette nouvelle œuvre sur le deuil et la famille promet d'être à l'image de sa créatrice : authentique et captivante.



PHOTOS : NEHEMIE LEMAL



PAM GRIER

LA REINE INCONTESTÉE DE LA « BLAXPLOITATION »



Pam Suzette Grier est une actrice américaine née d'un père afro-américain et d'une mère cheyenne. Durant presque 50 ans de carrière, elle a contribué à changer la place des femmes et des noirs au cinéma.

PAR AMEL MADJOUJ ET LEO BOURGET

Pamela Suzette Grier, connue sous le nom de Pam Grier, est une artiste afro-américaine née le 26 mai 1949 à Winston-Salem en Caroline du Nord. Son père est fils d'Afro-Américains et sa mère a des origines Cheyenne. Si l'on remonte encore un peu dans son arbre généalogique, on peut trouver des ancêtres latino-américains, chinois et philippins. Pam Grier a vécu son enfance en Europe jusqu'à l'âge de quatorze ans. Destinée à faire des études de médecine, Pam Grier étudie au Metropolitan State College. Elle est ensuite repérée lors d'un concours pour financer ses études par l'agent hollywoodien Dave Baumgarten qui va l'encourager à poursuivre une carrière d'actrice.

Ainsi, elle commencera sa carrière au tout début des années 1970, dans les premiers films afro-américains. Ce nouveau genre de film apparaît avec la *Blaxploitation*, mot qui désigne l'exploitation des Noirs.e.s. Pam Grier a pu compter sur le réalisateur américain Roger Corman pour la lancer dans le grand bain en la retenant pour le casting de deux de ses films sur la vie des femmes en prison, *The Big Doll House* en 1971 et *The Big Bird Cage* en 1972. L'actrice devient une des vedettes du genre, avec *Coffy la panthère noire de Harlem* en 1973 et *Foxy Brown* en 1974. Parmi les films et séries les plus connus dans lesquels elle a participé, on peut citer : *Jackie Brown*, réalisé en 1997 ; *This Is Us* en 2018 ; *Il n'est jamais trop tard* (une comédie dramatique) en 2011... Elle sera récompensée par le Golden Globe Award de la meilleure actrice pour son rôle dans *Jackie Brown* en 1997.



The big doll house



The big bird Cage



Coffy, la panthère noire de Harlem



Foxy Brown



Jackie Brown



This Is Us



Il n'est jamais trop tard

PHOTO : ABC / CHRIS PIZZELLO



PHOTO : ABC / JOHN FLEENOR



PHOTO : ABC / JOHN FLEENOR



En plus de nombreux rôles au cinéma, Pam Grier a prêté sa voix tout au long de sa carrière à de nombreux personnages, comme *Linc's* dans la série télévisée américaine *Minus et Cortex* entre 1998 et 2000. En 2002, elle prête sa voix à la série d'animation *La ligue des justiciers*. Tout cela prouve la polyvalence de l'actrice américaine qui n'a pas eu peur, tout au long de sa carrière, de se lancer pour découvrir des milieux différents. Ses dernières apparitions sur le grand écran remontent à la fin des années 2010, avec notamment le rôle de Coralee dans *Bad Grandmas* et celui de Lily dans *Being Rose* en 2017, ou encore sa prestation en 2019 dans le film de Zara Hayes *Pom-Pom Ladies* dans le rôle de Olive.

Elle a également reçu le prix Image du NAACP (Association Nationale pour l'Avancement des Personnes de Couleur). En quelques années, Pam Grier a réussi à imposer à l'écran l'image d'une femme indépendante, intelligente, sûre d'elle, forte et courageuse. Bien que sa carrière d'actrice soit terminée, elle reste active dans l'industrie du cinéma.

Grâce à ses rôles polyvalents dans plusieurs films et à la télévision, Pam Grier est considérée comme une icône qui a contribué à transformer le rôle des femmes dans le septième art. L'actrice à succès a accumulé une fortune personnelle dont la valeur nette est estimée à dix millions de dollars.

En somme, Pam Grier est considérée comme l'actrice de l'émancipation de la femme noire ; elle est une représentante non négligeable de l'identité afro-américaine et de la diversité dans les domaines du cinéma et du théâtre.

**LE 7E
ARTISTE**



Qusmane Ba
alias Bathie Massamba
Le Baye Fall charmeur du petit écran sénégalais

PAR ANGELIQUE MARGUERITE BERTHE DIENE



UNE CARRIÈRE HASARDEUSE

Devenir acteur n'était pas dans ses plans. Technicien de lumière, il a été attiré par l'autre côté de la caméra à force de passer du temps sur les plateaux. En effet, lors des tournages avec Marodi.TV - la société sénégalaise de production de contenus audiovisuels qui a eu le vent en poupe notamment avec des séries telles que *Maitresse d'un homme marié*, feuilleton qui cartonne en Afrique et fait écho dans les diasporas -, l'électron s'est porté tout naturellement vers le jeu d'acteur sans connaissance pré-acquise.

BAYE FALL DANS LA VRAIE VIE

L'or de Ninki Nanka (dans un rôle d'agent d'Interpol), *Impact* (comme agent balistique), *Karma*... surtout ce dernier - que nous espérons voir sur Netflix et d'autres plateformes - voici, entre autres, les séries qui ont piqué sa fougue et qui lui permettent de se professionnaliser.

Lui, c'est Bathie Massamba. Pour les aficionados de ses telenovelas à saveur africaine avec des acteur.trice.s qui osent et crèvent l'écran pour valoriser la culture de leur pays, tel que le Sénégal, et mettre en avant des sujets encore considérés comme tabous par la société, Bathie est le zen et vertueux Baye Fall qui, avouons-le fait tourner des têtes. Dans *Karma*, ils le voient non seulement comme ce disciple fortuné qui combat les violences perpétrées sur les femmes, mais aussi comme un fervent défenseur de la justice et l'homme qui « peut régler les situations complexes sans se fatiguer ». Toutefois, Bathie est aussi ce Baye Fall qui va user de la force pour remettre à leur place des individus du genre « Abou Kébé », ce criminel violent, jaloux et possessif qui n'a pas hésité à tuer sa femme (dans la série, hein !).



**MAIS QUI EST BATHIE
DANS LE VRAIE VIE,
CELLE HORS DES
CAMÉRAS ?**

Son vrai nom est Ousmane Ba. Et à dire vrai, il n'est pas bien différent de Bathieu. Ousmane est un Baye Fall aussi. Il est mouride et le restera toute sa vie, précise-t-il. Et c'est pour cela que justement beaucoup de retours de spectateur.trice.s et même de grands noms du 7e art abondent dans le sens qu'il joue à la perfection ce rôle, car il l'est à l'origine, il a ça dans le sang et il ne subit aucun stress à incarner ce personnage lorsqu'on connaît le caractère spirituel et religieux qui vient avec.



Ousmane est très reconnaissant de toutes ces opportunités que lui offre la vie. Il met le respect au centre de ses actions, mais souhaiterait plus de reconnaissance externe pour tous.te.s les intervenant.e.s du monde du cinéma. « Il faudrait envoyer plus d'encouragements aux acteur.trice.s et également à toutes ces personnes qui sont derrière parce qu'iels font un métier difficile pour procurer du plaisir visuel aux téléspectateur.trice.s. Tourner une série de 32 épisodes en quelques mois en passant des heures dans les rues n'est pas chose aisée ! À cela s'ajoutent tous les risques encourus pour certaines scènes. Le jour où, dans la série Karma, je brûlais les billets de banque afin de montrer à Abou que l'argent ne peut pas tout régler, vous avez vu une leçon de morale, mais imaginez que juste avant, nous étions à deux doigts de mourir brûlé.e.s. Nous étions dans un endroit exigu en présence, bien sûr, de l'équipe technique et des autres acteur.trice.s et après avoir versé l'essence sur lesdits billets, le feu a trop pris à notre goût. Même les chaussures du réalisateur ElKhadji n'en sont pas sorties indemnes pour vous dire la gravité de la situation à ce moment-là ! »



LA CÉLÉBRITÉ !

C'est sûr qu'avec Karma, cela engendre beaucoup de messages notamment sur les réseaux sociaux et ce même en étant le dernier acteur à avoir rejoint la série. Cependant, Ousmane s'en veut de ne pouvoir répondre à tous ses fans. Effectivement, gérer une carrière d'acteur avec des mois et des mois de tournage à n'importe quelle heure et y associer un métier de technicien ne doivent donner aucun moment de répit.



Un leadership qui pousse à
voir plus loin

L'inventrice inspirante

MARIAN CROAK

PAR LAURA BONNIEU

Après avoir été vice-présidente de l'ingénierie chez AT&T et avoir travaillé sur le système de voix sur protocole Internet (VoIP), la docteur Marian Croak est aujourd'hui à la tête de l'ingénierie chez Google. En plus d'une belle carrière couronnée de plus de 200 brevets, elle est aussi une grande dame.



Vous ne connaissez peut-être pas le nom de Marian Croak, pourtant, elle est l'une des pionnières dans les technologies que nous utilisons pour communiquer quotidiennement, à savoir, la voix sur protocole Internet (VoIP). Le VoIP est la capacité à communiquer les uns avec les autres par des ondes sonores.

Cette ingénieure prolifique a plus de 200 brevets à son nom, la plupart concernant l'amélioration de la qualité de voix et de service sur Internet. Elle a œuvré pour le passage de la téléphonie filaire au protocole Internet. Grâce à elle, la communication à distance a fait un bond en avant puisqu'elle est l'inventrice des systèmes que nous utilisons en permanence et qui consistent à pouvoir passer un appel par Internet au lieu d'une ligne téléphonique traditionnelle.



PHOTO : PHOBYMO

Au cours d'une entrevue avec le directeur de l'USPTO Andrei Iancu du 21 octobre 2020, le Dr Croak a expliqué que, dès son plus jeune âge, elle s'est montrée fascinée par les professions pouvant réparer des choses, telles que plombier ou électricien. Elle a entretenu cette volonté de vouloir améliorer les objets ou des services en s'engageant dans des études de sciences et de mathématiques.

La VoIP

La moitié de ses brevets concernent des technologies de voix sur protocole Internet (VoIP). Avant-gardiste et convaincue du potentiel des télécommunications numériques, cette ancienne étudiante de Princeton et de l'Université de Californie du Sud a commencé à travailler pour AT&T. Pendant plus de trente ans, elle a dirigé ses recherches vers les prémises de ce qu'on appelle aujourd'hui la VoIP. Lorsque AT&T a fusionné les équipes d'ingénierie de réseaux IP et vocaux, Marian Croak a été la cheffe d'orchestre de ce groupe de 2 000 ingénieurs et informaticiens. Elle a ajouté des fonctionnalités à l'audioconférence et à la visioconférence et a renforcé la fiabilité de ce moyen de communication. Pour ce brevet, le docteur Marian Croak a été intronisé au National Inventors Hall of Fame en 2022.

Aujourd'hui, et depuis 2014, Marian Croak n'est autre que la vice-présidente de l'ingénierie chez Google. Elle travaille sur l'expansion de l'accès Internet, notamment dans les pays en développement. Elle était à la tête de l'équipe travaillant sur le projet Loon, mis en place depuis 2010, qui visait à utiliser des ballons gonflés à l'hélium pour déployer la couverture Internet dans les zones mal desservies ou reculées. Malgré des prouesses technologiques, le projet prend fin en 2021, faute de viabilité commerciale.

Voter avec son téléphone

Les années 2000 sont le début des messageries textes et de la télé-réalité. Dans le cadre du système de votes par téléphone, AT&T est alors associée à *American Idol*, le célèbre télé-crochet, concours de chant américain. En fin de saison, il était fréquent que les lignes téléphoniques, trop saturées, tombent en panne. Alors que le Dr Croak était responsable de la fiabilité des opérations du réseau vocal sur lequel le public votait, elle a eu l'idée de rediriger le trafic. Un système de vote basé sur du texte a pu voir le jour, déchargeant ainsi les lignes d'appels.

Cette idée est survenue au lendemain du passage de l'ouragan Katrina à La Nouvelle-Orléans en 2005. Les lignes téléphoniques étant rompues, le docteur a cherché comment venir en aide à la population rapidement.

Marian Croak et son équipe ont mis en place une plate-forme pour permettre les dons d'argent par messages texte aux organisations caritatives, haussant la facture téléphonique du donneur le mois suivant. Ainsi, 130 000 \$ ont été récoltés. Plus connu et efficace cinq ans après, ce système a permis 43 millions de dollars de dons lors du tremblement de terre de Haïti en 2010.

Donner de l'Argent par message texte

Largement inspiré par le brevet décrit précédemment, le docteur en a aussi obtenu un pour la technologie qui permet aux utilisateurs de téléphones portables de donner de l'argent à des organisations par messages textes. Cette dernière a été mise en place avec la collaboration de l'inventeur Hossein Eslambolchi.



PHOTO : WIKI COMMONS



PHOTO : WIRELESS BROADBAND ALLIANCE

Une femme inspirante

En plus d'être une femme à la carrière incroyable, elle est inspirante. Marian Croak encourage les femmes à choisir une carrière dans l'ingénierie et la science. Pour ce faire, elle a, entre autres, écrit une lettre pour le HuffPost, destinée aux jeunes femmes qui œuvrent dans le domaine de la technologie. Dans celle-ci, elle explique qu'elle a souvent été qualifiée de femme dans un « monde d'hommes ». Elle dit ne pas l'avoir ressenti ainsi, de ne pas s'être sentie comme une étrangère ou comme une femme qui n'est pas à sa place. Les statistiques montrent que les femmes sont toujours en très large minorité dans l'industrie technologique. « L'idée que les femmes font face à une bataille difficile » perdure malgré le fait que les entreprises cherchent de plus en plus de femmes travailleuses, prêtes à changer le monde. Pour elle, l'origine ethnique ou culturelle, les caractéristiques physiques ou le genre n'ont pas d'importance. Ce qui prime est de voir ce qu'il y a en commun. Qui qu'on soit, l'important est de résoudre un problème commun et d'améliorer les vies. Dans cette lettre, elle appuie son encouragement en disant : « Les gens vont vous accepter et les gens vont vouloir vos contributions parce que vous êtes unique et, par conséquent, vos pensées le sont aussi. Notre société a désespérément besoin de votre esprit et de votre énergie ».

Le Dr Marian Croak a rendu le monde meilleur grâce à ses inventions et à sa bonne âme. Zoom, Skype, Teams, Messenger et d'autres applications de communication à distance ne seraient pas là sans la technologie VoIP qu'elle a développée.

Aujourd'hui, plus que jamais, son projet s'est démocratisé jusqu'à devenir essentiel dans le domaine professionnel comme personnel. Elle a su rapprocher les personnes grâce à son génie. En plus de ses 200 brevets en poche, une centaine sont en attente d'être approuvés. Le monde a hâte de connaître ses nouvelles idées !



PHOTO : GOOGLE



PHOTO : WIRELESS BROADBAND ALLIANCE

PORTRAIT

Angélique Marguerite Berthe Diène

La tête pensante de R Magazine

PAR ADRIENNE SAURIOL

PHOTO :
ERIKA BOURGET

Mardi, il est sept heures du matin à Montréal et treize heures à Paris. C'est la réunion en ligne des stagiaires de R Magazine. Chaque semaine, il y a de nouveaux visages et des visages plus familiers. Parmi ces derniers, il y a celui d'Angélique Marguerite Berthe Diène, fondatrice de R Magazine.

Son histoire débute à Dakar, il y a 36 ans, avec une escale à Paris le temps de faire ses études en finance et gestion, pour finir par venir poser ses bagages à Montréal en 2013. Il y a tellement de ramifications dans l'implication sociale d'Angélique qu'il faut prendre le temps de délier tous les fils afin d'en saisir la portée.



PHOTO : KURIOUS PHOTOGRAPHY

Si vous tapez son nom sur internet, vous aurez beaucoup de surprises. On y apprend, entre autres, qu'elle est cofondatrice de Cheliel, magasin-concept en ligne qui allie éthique et solidarité. Les vêtements sont faits à partir de matières recyclées et de tissus africains. Il y a aussi des coffrets cadeaux thématiques pour écolo et une revue sur les arts. Une partie des profits sont reversés à des organismes qui s'occupent des enfants de la rue.

« Conjuguer l'éthique et la solidarité, c'est conférer à soi-même le pouvoir d'agir pour un monde « parfait » à l'ère du non-respect de l'homme et de la planète.

Cheliel est une goutte d'eau dans cet élan optimiste. »

Angélique Marguerite Berthe Diène



T-SHIRTS DE LA COLLECTION « LA NWARETTE » PAR CHELIEL

Angélique Marguerite Berthe Diène fut membre du conseil d'administration et responsable des affaires socioculturelles du bureau exécutif du Regroupement général des Sénégalais du Canada et responsable du comité organisateur du lancement du Mois du Sénégal au Canada - édition 2022 et du Grand Bal de Montréal avec Youssou N'dour.

Elle collabore ou a collaboré comme blogueuse à plusieurs publications locales et internationales et encore, vous n'êtes que sur la première page.

Tout ça lui a valu, entre autres :

- d'être nommée parmi les 100 femmes entrepreneures qui changent le monde avec la campagne « La force de l'impact » d'EvoI (anciennement Femmessor), présentée par la Banque Royale du Canada et en collaboration avec le ministère de l'Économie et de l'Innovation, le gouvernement du Canada, TVA Publications, Coup de Pouce, Janie Duquette et Lazuli Marketing.
- d'être finaliste aux Grands Prix de la Relève d'Affaires du Regroupement des jeunes chambres de commerce du Québec, dans la catégorie : Leadership au féminin
- de recevoir le Prix Africa 35-35 (anciennement Prix Jeunesse francophone 35.35) - Catégorie : Blog et innovation média pour R Magazine avec Stefdekarda.
- d'être nommée double récipiendaire aux Prix « Femmes noires inspirantes » 2019 d'AFRICA MONDO dans les catégories « Personnalité » et « Initiative » pour R Magazine avec Stefdekarda.



PHOTO : CLAUDE FRENETTE



PHOTO : AFRICA MONDO

Lors d'une entrevue à la réception de ces prix, elle parle de l'importance pour elle de prôner le naturel chez les femmes africaines et d'être fière de la couleur de sa peau et de ses cheveux. Elle encourage les femmes à se mettre en valeur, à foncer et à considérer leur contribution à ce qu'elles font comme importante.

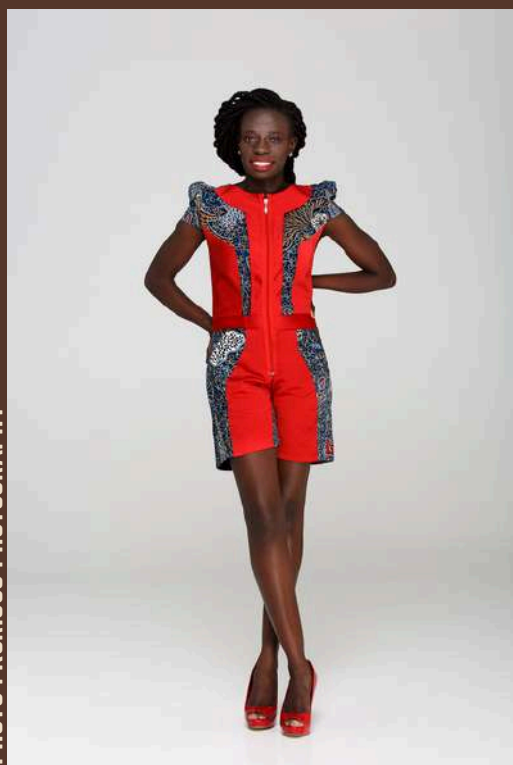


PHOTO : KURIOUS PHOTOGRAPHY

Revenons à R Magazine qui soufflera ses dix chandelles l'an prochain, et qui est né d'un besoin de reconnaître et de partager le talent des autres afin de leur ouvrir une fenêtre sur le monde. En ce qui concerne son implication, Angélique gère des courriels, des messages, des conversations provenant des divers. ses collaborateurs. trice. s du magazine. Elle intègre les dizaines de stagiaires qui passent par R Magazine, les soutient. Elle génère des idées, mais sait aussi déléguer. Elle est la meneuse de claqué du groupe ; elle encourage les gens à proposer leurs projets, à les réaliser et à respecter les échéanciers. Elle rédige, révisé, fait la mise en page et fait partie du conseil d'administration. Le succès du magazine repose sur sa vision de l'intégrité, de l'inclusion et de l'égalité. Tout ça avec le sourire.

Bref, elle n'arrête jamais. Il est difficile d'imaginer que ses journées n'ont que vingt-quatre heures. Merci Angélique et bonne continuation !

PHOTO : ISABELLE HAMEL BLOUIN



PHOTO : CHELIEL



D'autres façons de
s'exprimer à travers l'art

A bronze statue of a pregnant woman stands on a grassy area in Paris. She is holding a large scroll aloft in her right hand, which has some text on it. She is wearing a long, flowing dress. The background shows a grand, ornate building with many windows and balconies. There are trees and a blue fence in the foreground. The overall scene is a public square or park in Paris.

Paris dévoile Solitude

PHOTO : MAIRIE DE PARIS

La statue de Solitude, une figure emblématique de la lutte contre l'esclavage

PAR LAURA BONNIEU

Solitude, l'œuvre de l'artiste Didier Audrat, emblème féminin de la lutte contre l'esclavagisme a, depuis le 10 mai 2022, sa représentation dans un jardin public parisien du 17^e arrondissement. Cette sculpture est la première d'une femme noire dans la capitale française.

Depuis le 10 mai 2022, Journée nationale des mémoires de la traite, de l'esclavage et de leurs abolitions, une héroïne s'est installée au cœur du 17^e arrondissement de Paris, en France. *Solitude*, de son prénom, est conçue en bronze et est l'œuvre de l'artiste Didier Audrat, elle décore aujourd'hui le parc qui porte le même nom depuis 2020. Elle est, par ailleurs, la première statue représentant une femme noire dans la ville.

On peut voir la silhouette de la jeune femme, les cheveux au vent, une main sur son ventre arrondi de femme enceinte, brandissant de l'autre la proclamation « Le dernier cri de l'innocence et du désespoir » de Louis Delgrès, homme avec qui elle s'est battue. Ce texte appelle à la lutte contre le rétablissement de l'esclavage en Guadeloupe. Par cette exposition, la capitale souhaite rendre un hommage public à *Solitude*, symbole de la défense des valeurs prônées par la France : liberté, égalité et fraternité.

PHOTO : LANGLADURE



L'histoire de *Solitude* est celle d'un destin brisé. Elle est la fille d'une esclave africaine, violée par un marin à bord du bateau qui la déportait aux Antilles. À sa naissance en 1780, elle est séparée de sa mère pour devenir esclave et est alors qualifiée de « mulâtresse », un terme péjoratif pour désigner les personnes métisses.

Alors qu'en 1794 a lieu une première abolition de l'esclavage, Solitude rejoint un groupe d'esclaves et y trouve une communauté, une famille où elle se sent bien et libre. En 1802, les troupes françaises de Napoléon Bonaparte débarquent sur le sol de la Guadeloupe pour rétablir l'esclavagisme. Certains officiers appellent à la résistance. Solitude, enceinte de plusieurs mois, prendra les armes et se battra corps et âme contre cette loi.

« Les actes que nous posons doivent avoir du sens par rapport à ceux que nous voulons honorer, mais aussi par rapport à l'avenir. »

Anne Hidalgo



PHOTO : MAIRIE DE PARIS



PHOTO : MAIRIE DE PARIS

Des suites de leur défaite, elle sera prisonnière des troupes napoléoniennes pour actes de rébellion. Étant enceinte, elle échappe à la condamnation fatale. Finalement, la jeune femme sera pendue le 29 novembre 1802, le lendemain de son accouchement.

L'abolition de l'esclavage ne sera décrétée qu'en 1848 en France et l'histoire de Solitude et celle de ses compagnes et compagnons d'armes ont été racontées et romancées par André Schwarz-Bart en 1972 à partir d'éléments historiques. Didier Audrat, quant à lui, a souhaité illustrer son histoire et réaliser son portrait par cette sculpture publique.

Anne Hidalgo, mairesse de Paris a déclaré lors de l'inauguration : « Les actes que nous posons doivent avoir du sens par rapport à ceux que nous voulons honorer, mais aussi par rapport à l'avenir. » Pour elle, cette statue dans la ville parisienne est « un acte de réparation vis-à-vis des descendantes et descendants de l'esclavage ».

De son côté, Jean-Marc Ayrault, ancien Premier ministre et président de la Fondation pour la mémoire de l'esclavage, s'est aussi exprimé : « Aujourd'hui, ce n'est pas l'idée abstraite qui est représentée, c'est une femme dont on connaît le nom et le destin, une femme et une mère, une Guadeloupéenne et une Française, une rebelle et une citoyenne, au moment où le pouvoir avait cessé de croire en la liberté. »



PHOTO : WESLEY FRENCH

KARINE RICARD

TRACER LE CHEMIN DE SA RÉUSSITE

PAR ADRIENNE SAURIOL

Karine Ricard est ce que l'on peut appeler une pionnière.

Afin de pouvoir vivre de son métier, elle a dû s'expatrier mais n'a pas eu à le regretter.

Diriger un théâtre francophone à Toronto est un défi. Comment qualifier ce qu'a fait une femme issue d'une minorité qui dirige un théâtre francophone à Toronto en pleine pandémie ? Un exploit.

C'est exactement ce qu'a fait Karine Ricard en devenant la première femme noire à diriger un théâtre francophone hors Québec : le Théâtre français de Toronto ou TFT. Elle a eu la gentillesse de nous accorder une entrevue.

Ce qu'il faut savoir, c'est que le TFT qui existe depuis plus de 50 ans n'a pas d'adresse fixe. Depuis plus de vingt ans, la direction est à la recherche d'un lieu permanent. Lorsqu'elle désire monter une production, elle loue une salle dans d'autres théâtres de la ville. Le TFT s'est joint à deux autres troupes, le Obsidian Theatre Company et le Theatre Gargantua, afin d'essayer de trouver un site où ils pourraient faire construire. Toronto étant une ville où les terrains sont très dispendieux et où la surenchère est forte, ils s'associent avec un promoteur immobilier qui doit monter un dossier et espérer être sélectionné par la ville. Chaque fois qu'ils essuient un refus, tout est à recommencer avec le même promoteur ou un autre. La reconnaissance de l'importance de la culture comme outil de développement touristique ne semble pas encore être totalement prise en considération par les administrateurs de la ville reine qui gèrent ces dossiers.

Mais revenons à Karine Ricard et son parcours. Originaire de Montréal, Karine Ricard sait depuis qu'elle est jeune qu'elle veut devenir comédienne. Elle dit elle-même que « *ce n'est pas parce que je voyais à la télé québécoise ou au théâtre beaucoup de personnes noires. À l'époque il n'y avait que Normand Brathwaite dans Peau de banane et Doualé dans Passe-partout. Par contre, je regardais aussi la télé en anglais et il y avait The Cosby show et Sesame Street. Je me disais qu'il allait falloir travailler dans les deux langues* ». Lorsqu'elle termine ses études au Cegep de Saint-Hyacinthe, elle constate que le théâtre québécois n'est pas encore très ouvert à la diversité. Si l'on recherchait un comédien noir, c'était souvent associé à d'autres critères auxquels elle ne correspondait pas. Cependant, elle trouve intéressant d'avoir pu jouer avec Ondinnok, une troupe autochtone ouverte à la diversité.

Comme on est toujours mieux servi que par soi-même, elle fait du théâtre autogéré. Elle travaille avec de nouvelles compagnies théâtrales et de jeunes comédien.ne.s. Dans cette lancée, elle présente au Lion d'Or et au Casino de Montréal, le cabaret « Les effeuilleuses ». Elle produit entre autres « Adieu Beauté » de François Archambault et se joint à « l'Alliance théâtrale haïtienne de Montréal » où elle écrira et montera maints spectacles. Elle nous confie que « *c'était important de faire toutes sortes de projets à cette époque-là afin d'avoir ses crédits de l'UDA (Union des Artistes). C'était important d'écrire, de faire un peu de tout, c'était comme ça que je pouvais faire du théâtre* ».



PHOTO : CHIPPEWA LEGEND

« IL FAUT ENCOURAGER LES
JEUNES AUTEURS POUR POUVOIR
LES GARDER ICI »

Au moment où il lui semble très difficile de vivre de son art à Montréal, une amie d'origine vietnamienne, comédienne elle aussi, lui parle de Toronto et la convainc d'y aller pour tenter sa chance. C'est alors qu'en 2004, elle y déménage et découvre de nouvelles opportunités : que ce soit de la postsynchronisation, des voix hors champ, le tournage de publicité dans les deux langues, la télé française ontarienne (TFO) et bien sûr du théâtre, car « *en milieu minoritaire, la compétition est moins grande qu'au Québec* » nous confie-t-elle. Depuis six ou sept ans, elle joue aussi dans des théâtres anglophones à Toronto.

Elle jouera, entre autres, au TFT, de même que dans la série jeunesse *Moitié moitié* de TFO. Mais elle ne s'est pas limitée à cela, car elle sera vue au petit écran dans des séries anglophones et francophones. Elle nous raconte qu'elle était « *endue là, c'était le bon moment dans ma carrière et ma vie. Le futur du Théâtre Français de Toronto me permet d'avoir une vision artistique, de faire de la mise en scène et de faire partie de ce projet* ». Elle rêve d'avoir un lieu afin de pouvoir promouvoir la relève francophone et de rejoindre les jeunes franco-ontariens. « *Tous les jeunes qui vont dans une école francophone à Toronto doivent savoir qu'il y a du théâtre en français, que c'est possible* », nous dit-elle. « Il y a de la place pour le théâtre classique, contemporain et la création. Il faut encourager les jeunes auteurs pour pouvoir les garder ici » ajoute-t-elle.



PHOTO : JOSEPH R ADAM

Tous les directeur.trice.s de tous les théâtres pourraient sûrement vous parler des maux de tête qu'ils ont eus pendant ces deux dernières années de pandémie où le public n'était pas au rendez-vous. En revanche, si vous regardez le site du TFT, vous constaterez qu'une partie de ses activités tournent autour des webdiffusions. Il y a là des capsules/cours de théâtre pour enfants et préadolescent.e.s qui figurent parmi les productions gratuites. « *On ne peut pas ignorer la présence numérique dans la vie des jeunes. Pour conserver le jeune public durant la pandémie, les deux comédiens qui dirigeaient les cours, ont produit des capsules vidéo* » nous confie-t-elle. Les ateliers en présentiel ont cependant recommencé dans les studios du TFT et ce, au grand bonheur de tous. Les adultes ne sont pas en reste avec la diffusion du projet « *Les liaisons dangereuses* », nouvelle mouture, écrit par Sébastien Bertrand et réalisé par Karine Ricard qui sera disponible sur leur site en juin.

Elle continue d'agrandir son réseau, ce qui permettrait au TFT de s'associer avec d'autres théâtres dans divers projets.

Nous lui avons demandé si elle avait vingt ans aujourd'hui, comment serait son cheminement ? Ce à quoi elle nous a répondu : « *Il y a de l'amélioration au Québec, on voit un peu plus de diversité. J'écrirais davantage, car il y a de la place pour ces histoires vues de l'intérieur* ». Selon elle, il ne faut pas seulement engager des acteur.rice.s ou comédien.ne.s issu.e.s des minorités, il faut aussi raconter leur histoire. Elle donne l'exemple de *Kim's Convenience* qui raconte les défis et les succès d'une famille coréenne établie à Toronto.

Disons qu'elle a du pain sur la planche et que la francophonie de Toronto peut se réjouir d'avoir une ambassadrice comme Karine Ricard pour prendre soin de sa culture et du futur de cette dernière.

Merci, Karine Ricard, pour cet entretien ponctué de rires spontanés et empreint de générosité. Au plaisir d'assister à une production du TFT.

« TOUS LES JEUNES QUI VONT DANS
UNE ÉCOLE FRANCOPHONE À TORONTO
DOIVENT SAVOIR QU'IL Y A DU
THÉÂTRE EN FRANÇAIS, QUE C'EST
POSSIBLE »

Isadora Ayesha

Les illustrations pour honorer les personnalités noires

C'est une jeune artiste canadienne qui utilise ses illustrations pour rendre hommage aux personnalités noires. À travers son art, elle exprime ses émotions ; à travers ses couleurs, elle montre son environnement.

PAR ELISA COLIN

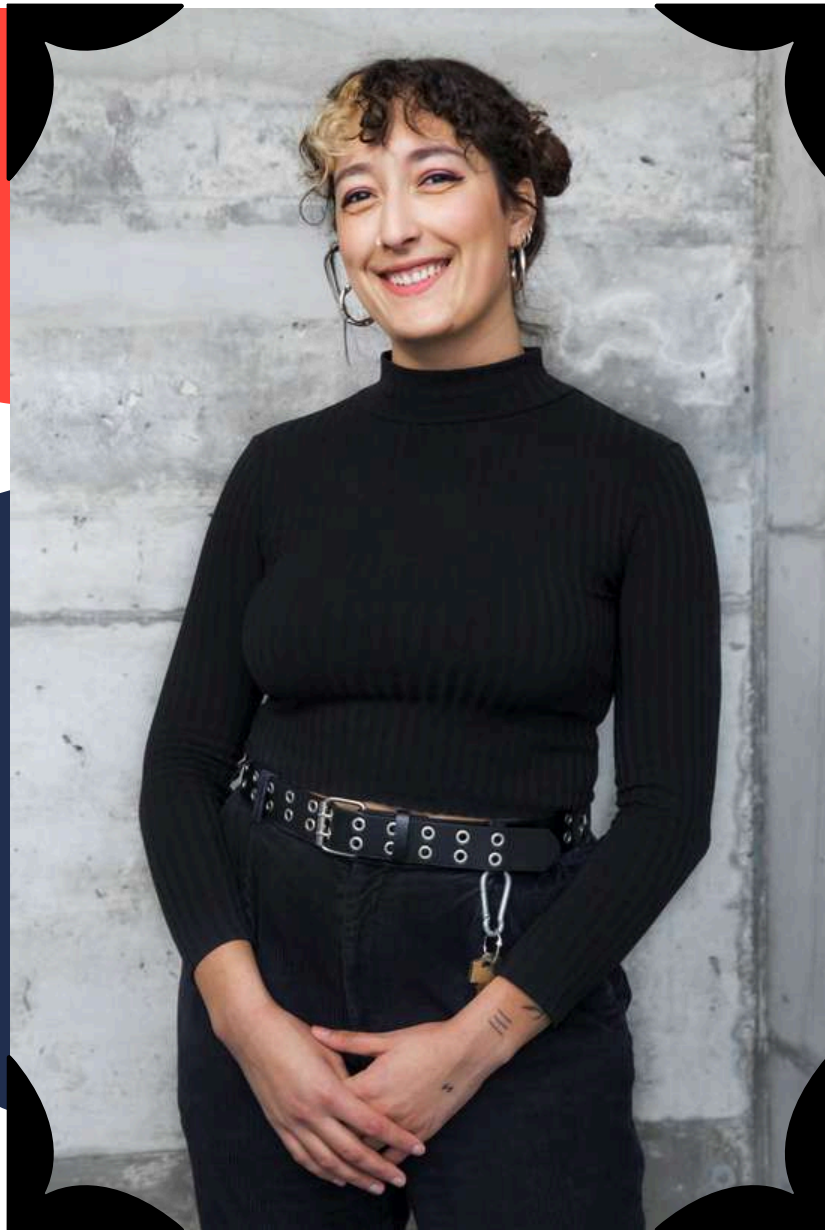


PHOTO : ISADORA AYESHA

Née à Montréal de parents brésilo-québécois, Isadora est une artiste qui touche à plusieurs supports afin de partager son art le plus possible. Son inspiration reste principalement l'art pictural, comme nous pouvons le remarquer sur son compte Instagram [@isadorayasha](https://www.instagram.com/isadorayasha). Avec un style coloré à la Andy Warhol, Isadora critique le statu quo et les problèmes sociaux. Pour permettre une critique réussie, elle se doit d'associer ses thèmes à son art et c'est ainsi qu'elle aborde la religion, l'ésotérisme, la sexualité, la fête... En bref, des sujets importants.

La jeune artiste soutient plusieurs projets et causes, elle peut donc faire de l'art diversifié qui rejoint un public plus large. Parmi ces projets, il y a celui de Groupe régional d'intervention sociale de Québec ([GRIS-Québec](https://www.gris-quebec.com)) en association avec l'initiative « Assumé.e.s et fier.ère.s Québec » à l'occasion du mois de l'histoire des Noir.e.s. Il met en lumière le vécu des personnes de descendance africaine et honore l'existence de huit femmes noires issues de la communauté LGBTQIA2+ (Lesbienne, Gay, Bisexuel·le, Trans, Queer et Intersexe et Asexuel·le ou Aromantique). Pour ce projet, Isadora Ayesha met en vente les portraits qu'elle a pris soin de créer de ces huit femmes. Parmi elles, Alice Nkom, Angela Davis, Josephine Baker ; et la particularité de ces portraits est principalement leur ressemblance à des icônes religieuses, peut-être pour les sacrifier et donner à ces femmes un côté surhumain.

PORTRAITS DISPONIBLES

En tout temps!



Alice Nkom
Disponible en 3 formats



Angela Davis
Disponible en 3 formats



Caster Semenya
Disponible en 3 formats



Gladys Bentley
Disponible en 3 formats



Josephine Baker
Disponible en 3 formats



Marsha P. Johnson
Disponible en 3 formats



Miss Major
Disponible en 3 formats



Zami
Disponible en 3 formats



PHOTOS : GRIS-QUEBEC

L'art est le maître mot de sa vie. Diplômée de l'École de design, l'illustratrice réalise une œuvre d'art et un sac à fruits et légumes dans le contexte du *lockdown* en Angleterre après que Bombay Sapphire (marque de Gin britannique) se soit associé au Design Museum. Isadora est présente également dans des œuvres telles que la fresque murale faite en collaboration avec LNDMRK, visible au cinquième étage de la Place Montréal Trust, pour soutenir le mois des fiertés, pour soutenir le mois des fiertés. Ivanhoé Cambridge demande à la jeune artiste de réaliser cette fresque pour représenter l'amour, l'inclusion et la positivité. Sur cette fresque, Isadora fait référence à l'utopie des jeux vidéo grâce aux coloris choisis, aux formes et aux personnages. On y retrouve des détails telle que la chenille qui deviendra papillon sur le côté gauche de la fresque, symbole du *coming-out* : devenir soi-même.

Son Instagram, très représentatif de sa personne, est également agréable à regarder, car tout est accordé. Les couleurs divergent, les arts changent. Isadora joue de la photographie, de la mythologie, des phrases affirmatives dans le but de créer un espace de confiance dans lequel chaque visiteur se sentira à l'aise et sera soi-même.



PHOTO : DESIGN.UQAM.CA

PHOTO : GRIS-QUEBEC



Les poupées **K**

Pour l'éveil à la diversité

PAR ELISA COLIN



Bienveillance, partage, diversité, valeurs sont les maîtres mots qui décrivent l'activité de cette entreprise.

Cette belle idée vient des deux sœurs Naomi et Vanessa qui ont offert un même cadeau à une petite fille : une poupée de chiffon noire. Ne trouvant pas de poupées qui correspondaient à leurs désirs, elles ont décidé de les amener sur le marché elles-mêmes.



L'idée de ces créations est de sensibiliser à la diversité afin de créer les adultes de demain, de créer une curiosité, une compréhension des différences et ainsi, d'éveiller à la diversité. Pour se lancer, les créatrices ont décidé de faire appel aux dons sur une plateforme de financement, Kiss Kiss Bank Bank, qui permet aux jeunes entrepreneur.e.s de collecter l'argent nécessaire pour se lancer. C'est ainsi qu'avec 158 contributions et près de 8 600 euros récoltés, elles vont pouvoir lancer leur projet, soutenues par Les Petites Frenchies qui fait valoir leur idée tendance.

Pour prôner l'acceptation de tous.tes ainsi qu'un véritable *made in France*, ces poupées en tissus sont brodées à la main ; ce qui leur donne toute leur singularité. Grâce au coton bio hypoallergénique, elles respectent l'environnement, surtout celui des enfants.

Attention, l'entreprise ne s'arrête pas uniquement à la fabrication de poupées de chiffon. Nous pouvons trouver sur leur boutique des tenues pour les jouets ainsi que des t-shirts ou encore des tote bags à l'effigie de la marque.



Avec un choix si diversifié de poupées et autres produits dérivés, cette marque a tout pour pouvoir s'inscrire dans les nouvelles tendances et dans la chambre de vos petits bouts. Naomi s'occupe de la confection des poupées K et Vanessa se préoccupe de la communication, de l'univers visuel, mais bien souvent, elles partagent les tâches et confectionnent certains détails ensemble (le stylisme, les tenues...). Il y a de nombreux bons points à cette aventure, entre la représentation et la diversité, nous trouvons également des bébés masculins ! Les poupées aux peaux foncées, métisses et claires se déclinent dans les deux genres afin de représenter encore plus de monde !

Quel est l'avis des clients dans tout ça ? N'est-ce pas ce qui va vous convaincre ? En effet, le retour client est important et ici, il est 100 % positif. C'est un sans-faute pour les deux sœurs fusionnelles. Les parents expliquent que leurs enfants peuvent s'identifier au travers des poupées, et encouragent la diversité qui est réelle. La mission est donc réussie, la confiance en soi est reboostée pour les petites filles ou les petits garçons qui ne se sentent pas assez représenté.e.s, et les parents sont épaté.e.s de voir le pouvoir qu'a une simple poupée. Un choix varié de couleurs de peau, des matériaux biologiques et des broderies faites à la main, qu'attendez-vous pour acheter une de ces poupées pour vos enfants ?

PHOTOS : LES POUPEES K



ASHLEY SIMO

Art

Ashley Simo est une jeune de seize ans qui a toujours été une grande passionnée d'art notamment de dessin. Toutefois, elle a commencé la peinture à ses neuf ans. C'est ensuite vers l'âge de 13-14 ans qu'elle décide de vendre ses tableaux. D'abord, elle a démarré en reproduisant des œuvres ou des photos prises sur la toile et aujourd'hui, elle tente de créer et d'expérimenter davantage dans le but de trouver son propre style artistique.



Œuvre inspirée par le travail de l'artiste et designer graphique
Nikki Farquharson

PAR ANGÉLIQUE MARGUERITE BERTHE DIENE

Pourquoi l'art ? Qu'est-ce qui vous attire dans ça ? Comment avez-vous commencé à peindre ?

Tout simplement parce que cela fait partie de moi, je pense. Ce n'est pas quelque chose que j'ai décidé de faire un jour ; je le fais depuis que je suis toute petite. Je ne pourrais pas dire d'où ça me vient, c'est comme ça, c'est tout. Ce qui m'attire surtout dans l'art, ce sont les émotions qu'on ressent lorsqu'on observe attentivement une œuvre et je pense qu'au fond de moi, j'aspire à faire ressentir ces émotions à travers mes projets. J'ai également toujours été attirée par ce qui « beau », que ce soit la musique, la danse, la nature, etc. L'art m'offre la possibilité de créer quelque chose de beau et, encore une fois, de faire passer des émotions. Je peins depuis l'âge de 9 ans, mais je dessinais déjà depuis beaucoup plus longtemps. Puis un jour, mue par une pulsion qui m'est encore inconnue, j'ai réussi à convaincre mes parents de m'inscrire à des cours d'acrylique dans un premier temps pour finir avec l'huile. Et depuis, je ne cesse de peindre.



Quels sentiments, émotions, messages essayez-vous de transmettre à travers vos peintures ?

J'essaie principalement de transmettre mes émotions et sentiments face au modèle que je souhaite peindre et à la fin de mon œuvre car lesdits émotions et sentiment peuvent changer. Par exemple, si le modèle m'inspire la force ou la confiance en soi, je tente de retranscrire cela à travers la création finale et principalement dans mes œuvres car c'est ce que j'aimerais ressentir personnellement dans la vie de tous les jours comme plusieurs personnes. Même si je peins un peu pour les autres, je le fais davantage pour moi-même et examiner mes tableaux me donne beaucoup de confiance en moi. Quand je les regarde, je m'imagine souvent me présenter au monde comme un de ces personnages peints, une personne authentique et confiante et j'espère que les gens ont le même ressenti en les regardant ou, au moins, qu'ils éprouvent quelque chose.

Avez-vous une signification ou une prédominance des couleurs ?

Pour le moment, non ! Considérant être au début de mon cheminement en tant qu'artiste, j'y vais à mon rythme sans me presser et je ne suis pas encore au stade où je suis confortable à l'idée de faire mes propres combinaisons de couleurs. Je m'efforce de garder une harmonisation dans leur utilisation, d'autant plus que j'ai recours à une multitude de couleurs. Pour le moment, je me cantonne aux combinaisons pigmentaires employées pour d'autres créations artistiques tout en espérant incorporer le symbolisme des couleurs dans mes œuvres. Cela apporterait ainsi plus de profondeur au sens.

Quels thèmes explorez-vous ?

J'explore principalement les thèmes de la confiance en soi, de l'authenticité, de la force, etc., mais j'aimerais également m'orienter vers la joie, l'espoir ou la mélancolie, par exemple.

Quelles sont vos influences, vos inspirations ?

Ma principale influence est l'artiste française Françoise Nielly. Elle est, probablement, la seule artiste à m'avoir initiée au style dans lequel je veux me diriger. À peine avais-je commencé à peindre que son style extrêmement coloré ainsi que son utilisation atypique de la spatule/couteau au détriment du pinceau m'ont subjuguée. Par la suite, c'est vraiment le concept de la femme noire qui m'a inspirée. En ce moment, je puise mon inspiration dans une combinaison dans les deux : le style coloré de Françoise Nielly et la femme noire.

Comment vivez-vous le fait d'être artiste à votre âge ?

Je dois avouer qu'il est parfois difficile de jongler entre mon art et l'école car, malgré mon amour pour la peinture, l'école reste une priorité à mes yeux. Au début, peindre était devenu un peu une tâche ; je ne voulais pas « perdre » mon temps au lieu d'étudier. Aujourd'hui, conjuguer le tout devenu bien plus facile. Toutefois, l'art demeure ma passion et j'adore m'y consacrer, ça me fait du bien. Et il y a le fait aussi de pouvoir gagner de l'argent à mon jeune âge en me consacrant à ce que j'aime faire. Je suis extrêmement reconnaissante de cette opportunité et me trouve, à cet effet, vraiment chanceuse.

Le fait d'être artiste m'a également aidée dans le développement de la confiance en ma propre personne. C'est très gratifiant de voir ce dont je suis capable et de le partager avec les jeunes de mon âge et les autres personnes qui m'entourent.

À part cela, rien n'est vraiment différent dans ma vie. Je ne fais que faire ce qui me plaît durant mon temps libre !

Quel est votre œuvre d'art favorite et pourquoi ?

Ma dernière œuvre devient toujours ma favorite ! Elle me permet de voir mes améliorations et suscite une fierté en moi. Donc, au moment de cette entrevue, ma préférée est Fearless. Je ressens réellement le côté brave et authentique sans souci de l'avis extérieur. Chaque fois que je la vois, je suis contente d'avoir pu faire passer ces émotions. J'aime aussi les touches personnelles que j'ai ajoutées comme les zones en doré qui, pour moi, représentent son vrai soi qu'elle ne craint plus de montrer ainsi que le halo bleu dans lequel j'ai ajouté de la colle brillante qui, encore une fois, avait pour but de mettre en avant le fait qu'elle ne craint plus de briller. Je pense qu'en réalité, cette dernière œuvre me parle vraiment.

Est-ce que vous voulez en faire votre métier ?

Cela n'est pas dans mes plans ! J'ai envie de continuer à peindre et à vivre les opportunités qui viennent avec, mais faire de l'art mon métier n'a jamais été dans mes pensées. Par ailleurs, j'ai d'autres centres d'intérêt qui pourraient devenir une profession. Mais il est sûr que s'il advient que je sois reconnue de par mon art, j'en serai profondément heureuse et reconnaissante.

« J'AIMERAIS EXPOSER
ET VENDRE DANS UN
CONTEXTE
PROFESSIONNEL. »

EN QUÊTE

...

À quoi ressemble votre lieu de travail – votre atelier ?

Je peins dans notre sous-sol (rénové, bien sûr), juste à côté de ma chambre. L'espace n'est pas immense, mais il me suffit amplement. Une petite fenêtre m'offre de la lumière juste au dos de la chaise et j'ajoute ma lampe à ampoule DEL/LED pour un semblant de lumière naturelle.

Comment votre pratique a-t-elle évolué au fil du temps ?

J'ai commencé en reproduisant des œuvres que je trouvais intéressantes sur internet. Je travaillais principalement au pinceau puis, au fil des années, je me suis dirigée vers la spatule, devenue mon outil principal. J'ai fait cela pendant mes cours de peinture. C'est, par la suite, que je me suis dirigée vers la production d'œuvres plus originales en me basant sur des photographies et sur d'autres œuvres qui m'inspirent. Je n'ai toujours pas développé mon propre style artistique. Néanmoins, je considère être encore au début de mon cheminement malgré ma progression à ce jour.

Quelle serait la réponse la plus mémorable / encourageante sur votre travail ?

Difficile d'en choisir juste une car je reçois déjà des retours sur mon travail qui m'encouragent tous énormément. Rien que la chance d'avoir été contactée par R Magazine est exceptionnelle pour moi et je vous en suis sincèrement reconnaissante. Cependant, s'il y a un retour qui serait inoubliable pour moi, ça sera une proposition d'exposer une voire plusieurs de mes œuvres. Faire une exposition et vendre mes tableaux dans un contexte professionnel seraient une opportunité incroyable à mes yeux.

Vous êtes-vous déjà essayé au graffiti ? Si vous deviez en être une, quel blaze auriez-vous et comment procéderiez-vous pour être vue ?

Non ! Je n'y connais pas grand-chose en graffiti. Je ne savais même pas ce qu'était un blaze ; donc, je ne saurais pas comment m'y prendre du tout. Avant, j'aimais bien dessiner des lettres en style graffiti. Mise à part cela, je ne pense pas m'y orienter même si je trouve que c'est un bel art.

Que faites-vous dans / durant votre temps libre ?

Rien de spécial ! Je lis, je dessine, je peins. J'aime aussi écouter de la musique et regarder des séries ou films.

« IL FAUDRAIT, D'ABORD,
QUE JE M'ORIENTE VERS
UN STYLE QUI M'EST
PROPRE. ET CELA
DEMEURE MA PRIORITÉ
ACTUELLE. »



J'AIMERAIS CRÉER MA PROPRE COLLECTION ET OFFRIR DES ATELIERS DE PEINTURE ET DE DESSIN EN LIGNE AUX ENFANTS DURANT LES PÉRIODES DE RELÂCHE ET LES VACANCES D'ÉTÉ. J'AI FAIT CETTE ACTIVITÉ L'ÉTÉ DERNIER ET TOUT COMME MOI, LES ENFANTS AINSI QUE LEURS PARENTS ONT BEAUCOUP APPRÉCIÉ ; DONC, JE COMPTE DÉFINITIVEMENT LA REFAIRE.

Comment voyez-vous l'avenir ?

Je me suis donné comme objectif de rester plus consistante et dédiée à mon travail cette année. En ce qui concerne le long terme, je souhaiterais bâtir quelque chose de concret qui me rendra fière. Je veux vraiment être capable de saisir les opportunités qui viennent à moi afin que je puisse grandir dans mon art et le partager avec les autres. En toute franchise, je n'ai pas de but précis pour l'avenir. Je cherche plutôt à vivre les choses comme elles viennent tout en faisant de mon mieux, en restant disciplinée et en me dédiant à mon art. Je sais que l'avenir me réserve de belles choses et j'ai simplement hâte de les vivre. Pour le moment, je suis fière de tout ce que j'ai accompli et de toutes les portes qui se sont ouvertes depuis le début.

Un dernier mot ?

Je tiens à remercier toutes les personnes qui m'ont supportée d'une manière ou d'une autre et qui m'ont encouragée durant mes débuts. Voir à quel point elles peuvent être impressionnées par mon travail et la façon dont elles me poussent à exceller est un facteur de motivation surtout que j'ai commencé en ayant peu confiance en mes capacités. C'est étrange, mais je crois que je craignais le succès que je commençais à avoir même si je voulais sincèrement le vivre. Néanmoins, cela me réjouit de voir toutes ces belles choses se produire en plus de lire et d'entendre autant de commentaires encourageants.

NAPPY-HEADED

FOR GOOD!

*IRRÉVOCABLEMENT
CRÉPU.E !*



PAR MAAGNYETA KODJO

Le cheveu est avec la peau un marqueur physique, visuellement apparent, permettant de distinguer les êtres humains en différentes catégories génétiques. Dans cette série de trois articles, nous reviendrons sur le plus unique de tous : le cheveu crépu qui, contrairement aux autres types de cheveux, défie la gravité et regarde vers les étoiles comme le feuillage d'un arbre. Cette série ne se veut pas une énième sur le cheveu crépu. Elle aura pour vocation de s'intéresser à ce qui rend si particulier le cheveu poussant sur le crâne de la majorité des mélanodermes.



LE CHEVEU DES PERSONNES AFRICAINES ET AFRO-DESCENDANTES

Ce que représente le cheveu crépu pour les Africains et afrodescendants et sa difficile histoire récente

Le cheveu mélanoderme, aussi appelé cheveu crépu, a été méprisé, incompris, moqué, caché, dénaturé et même combattu tout au long de l'histoire moderne récente. Il a même été associé à quelque chose de diabolique, car certain.e.s lui ont vu une ressemblance avec les poils pubiens jugés impurs par les puritain.e.s protestant.e.s.

Marqueur social important dans les sociétés africaines en fonction de la manière dont ils étaient coiffés, portés et entretenus, les cheveux crépus ont été la première chose qui fut retirée aux Africain.e.s esclavagisé.e.s dès leur arrivée dans les Amériques. Le rasage systématique des cheveux était vécu comme le premier traumatisme d'une série de traitements cruels et dégradants visant à enlever à ces Africains.e.s, capturé.e.s et réduit.e.s au rang d'esclaves, leurs personnalités, leurs identités et leurs anciennes vies. Pour ainsi couper tout lien avec ce qu'ils avaient été et les préparer à ce qu'ils étaient désormais.

Après la libération des esclaves devenu.e.s hommes et femmes libres, ces dernières principalement ont recommencé à se réapproprier ce patrimoine capillaire qui leur avait été arraché dans les plantations. Les coiffures extraordinaires qu'elles créaient attiraient un peu trop l'attention, de telle manière que des lois, à l'instar de la *Loi Tignon* de 1785, ont été acceptées dans le sud des États-Unis pour forcer les femmes noires à couvrir leurs cheveux et ainsi nier, une fois de plus, leur identité et leur héritage. Aux Antilles, les lois somptuaires interdisaient aux femmes de couleur de porter un chapeau. Cela les a poussées à réaliser des coiffes en madras de formes variées et porteuses de messages. Cette façon de procéder a été imposée dans de nombreux pays africains pendant la colonisation, ce qui a abouti à la création et au port de magnifiques et très élaborés foulards.

Cette loi a fait le lit du racisme capillaire envers les cheveux crépus et frisés, de la discrimination envers les personnes portant ce type de cheveux et la labellisation du cheveu crépu et frisé, comme étant un cheveu sale, un cheveu de sauvages, de pauvres qui devait être lissé (via les peignes chauffants ou le défrisage) pour les noir.e.s qui aspiraient à être considéré.e.s comme « civilisé.e.s » ou à prendre l'ascenseur social.



LE RETOUR EN GRÂCE DU CHEVEU CRÉPU ET LE CROWN ACT

Bien que de plus en plus décriée, cette discrimination capillaire, au détriment des personnes noires, force certain.e.s d'entre iels à utiliser des produits dangereux, cancérogènes et contenant des perturbateurs endocriniens dans le but d'avoir un cheveu plus lisse. Créant autant des dégâts douloureux chez les personnes noires que des problèmes de santé chroniques liés directement ou indirectement aux pratiques capillaires : allant de l'alopecie à la brûlure répétée du cuir chevelu et l'augmentation de la prédisposition au diabète, à la fibromyalgie, aux cystites et aux malformations cardiaques chez les embryons et les nouveau-nés.



Outre la prise de conscience des dangers sanitaires de ces pratiques capillaires, la société est de plus en plus sensibilisée à la question de la discrimination capillaire qui prive de nombreuses personnes noires d'accéder à l'emploi. Malgré le fait que la réglementation américaine concernant les coiffures africaines soit lacunaire, car, il y a quatre ans, un tribunal fédéral avait jugé

qu'il était légal pour les employeurs de licencier des employé.e.s ou de refuser des candidat.e.s simplement parce qu'ils avaient coiffé leurs cheveux selon des techniques couramment utilisées par les Africain.e.s et les Africain.e.s américain.e.s[i], les mentalités et les lois changent petit à petit, peut-être un peu trop lentement, mais sûrement.



FIERTÉ

Le *Crown Act* ou *Create a Respectful and Open World for Natural Hair Act* est né sous la forme d'un projet de loi suite à des incidents au cours desquels, par exemple, des enfants ont fait l'objet de mesures disciplinaires dans des écoles ou encore lorsque des employé.e.s ont été licencié.e.s après avoir porté des afros, des dreadlocks ou des tresses. Il a été initié par la sénatrice californienne Holly Mitchell et est devenu une loi en 2019^[1]. Cette loi est aujourd'hui en vigueur dans plus d'un tiers des états fédérés américains.

En Europe, bien qu'il n'y ait jamais eu de traces législatives actant la discrimination capillaire des cheveux crépus et frisés, ce phénomène est bien présent au sein de la société et le travail visant à faire reculer cette discrimination, bien que plus subtil et plus diffus, commence à porter ses fruits, surtout auprès des jeunes générations.

En Afrique où des coiffures africaines comme les dreadlocks sont très mal vues dans l'espace public de nombreux pays, les mentalités changent aussi.



[1] Le cheveu crépu au fil du temps : sublimation, rejet et réhabilitation, Chef d'œuvre CAP coiffure 2019/2021, Lycée professionnel Raymond Nérès, Le Marin, Martinique, p.9

[1] Céline Peschard, Pour lutter contre la discrimination envers les cheveux afro, des États américains s'engagent, Au Féminin, 02/07/2020 <https://www.aufeminin.com/news-societe/the-crown-act-vers-la-fin-du-racisme-capillaire-s4014184.html>

[1] Ibid



WWW.R-MAGAZINE.CA

Suivez-nous :



Rmag